

LETTRE AUX COMMUNAUTES de la Mission de France

SOMMAIRE

1941 – 1966

XXV^{ème} ANNIVERSAIRE

I PARTIE OFFICIELLE :

LETTRE DE MONSEIGNEUR MARTY Page 3

NOMINATIONS. » 6

II. – RECHERCHES ET DOCUMENTS :

NOTRE RECHERCHE COMMUNE UN AN APRÈS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE. » 9

André WEERS

CONTRIBUTIONS PERSONNELLES A LA RECHERCHE COMMUNE » 13

par plusieurs prêtres de la Mission de France.

L'ORIGINALITÉ DE LA FOI. NATURE ET EXPRESSION DE L'IDENTITÉ CHRETIENNE » 41

Rémi CRESPIN.

XXV^{ème} Anniversaire

Il y a 25 ans, l'Assemblée des Cardinaux et Archevêques, réunie à Paris, décidait de créer la Mission de France. C'était le 24 juillet 1941. Il est juste de noter cet anniversaire. Faisons-le, mais de la manière qui convient à ce qu'est la Mission en nous tournant délibérément vers nos tâches présentes, plutôt qu'en faisant un bilan prématuré du passé. On ne fait pas le bilan d'un effort en cours. Or l'effort de la Mission est en cours, et il doit l'être : en fonction même de ce qui l'a fait décider.

Ainsi avons-nous pu laisser passer la date de juillet sans la célébrer. Pas plus que de bilan à arrêter, nous n'avions de plaque commémorative à inaugurer !

Evoquer le souvenir des morts ? Oui, nous le pourrions, mais cela n'est pas encore le principal. Certes, des morts, la Mission en compte dans ces vingt-cinq années, à commencer par le Cardinal Suhard ; ces disparus demeurent actifs dans la communion de l'Eglise qui déborde le temps présent.

Surtout, la Mission de France n'est pas la création d'un homme qui passe, mais d'un Episcopat qui demeure. Cela lui confère un mode original de continuité. Son avenir ne dépend pas d'abord de l'esprit d'un fondateur, de ses intentions spécifiques et des traditions qu'il a léguées, comme le dit le Concile lorsqu'il s'agit de l'avenir ou de la « rénovation adaptée » d'un institut religieux. L'avenir de la Mission de France dépend de l'Episcopat : celui d'aujourd'hui et de demain, continuant celui d'hier.

La collégialité épiscopale ne s'exerce-t-elle pas au long du temps, un peu comme elle s'exerce dans l'espace à chaque moment ? La Mission de France créée par l'Episcopat d'hier ne peut donc subsister que comme une « création continue » de l'Episcopat d'aujourd'hui. Sinon, elle n'est plus rien.

Et puis, l'Eglise vit - l'Eglise conduite par l'Esprit-Saint à la découverte des exigences, permanentes et toujours nouvelles, de l'œuvre qu'elle doit accomplir dans un monde qui change. Ne le voyons-nous pas après Vatican 11? Relevons ici un point particulier puisqu'il nous touche directement.

Un signe que la création de 1941, consacrée par Pie XII en 1954, garde valeur actuelle n'est-ce pas, daté du 6 août dernier, quinze jours après notre anniversaire, le Motu proprio pour l'application des décrets du Concile ? Dès le début, il invite les évêques à « collaborer activement entre eux pour le bien commun de plusieurs Eglises » et prévoit la possibilité d'ériger, partout où le besoin s'en fera sentir, des Prélatures tout à fait semblables à celle de Pontigny. En somme, nous n'avons pas d'abord à évoquer l'œuvre ancienne de prédécesseurs disparus ; nous avons surtout à continuer ce qu'ils ont fait et cela selon les besoins de l'Eglise vivante, envoyée au monde.

Quant à une plaque commémorative, nos successeurs y veilleront, s'il y a lieu, pour un éventuel centenaire ! Il nous revient, à nous, de faire en sorte que ce puisse être alors non le rappel d'un souvenir bien oublié, ou l'évocation d'un passé « historique »... et périmé, mais, si Dieu le veut, la mémoire d'une création durable dont la suite aura fait mesurer l'importance réelle. Mais, par définition, la Mission de France n'aura jamais d'importance réelle par elle-même et pour elle-même. Toute sa valeur sera d'être à sa place dans l'Eglise et en état de remplir son rôle, spécifiquement missionnaire.

Ainsi l'heure n'est pas plus à la rétrospective qu'aux bilans. Rien n'est terminé ni de la tâche pour laquelle la Mission de France a été créée, ni des efforts que, grâce à Dieu, elle poursuit. Il s'agit de mettre en œuvre l'Evangile dans la rencontre des groupes humains non-chrétiens qui se renouvellent sans cesse. C'est pourquoi, du reste, vous devez former un corps

dont les membres puissent se référer en permanence les uns aux autres dans leurs attitudes de foi et leurs recherches.

La meilleure manière de marquer cet anniversaire de juillet est donc de reprendre maintenant, en ce mois d'octobre, l'effort commun de recherche dont le présent numéro de la Lettre aux Communautés marque quelques repères pleins d'intérêt. Vous rendre compte mutuellement de ce que vous exprimez de la foi de l'Eglise dans vos relations avec les non-chrétiens est nécessaire. C'est une des fidélités indispensables à l'avenir de la Mission et qui dépend de vous.

Ainsi nous rendrons grâce pour cet anniversaire, comme « il est juste et bon ». Nous ne nous attachons pas à un passé qui ne manquerait pas, comme toujours, de se scléroser s'il ne se renouvelait périodiquement ; nous nous appliquons au présent, tournés vers l'avenir.

D'ailleurs, je le sais, vous vivez au rythme de l'Eglise qui se renouvelle elle-même en fonction de sa mission, et vous êtes prêts pour votre part, en fonction même de votre raison d'être, à tous les renouvellements utiles. Cela, votre Assemblée générale de 7 965 l'a prouvé, le travail que vous poursuivez le confirme, l'Assemblée générale extraordinaire, décidée en 1965 pour 1968, y contribuera : nous aurons sans doute à en reparler dans quelque temps.

Poursuivez votre travail courageux dans toutes vos équipes et dans vos divers diocèses. La Mission de France veut collaborer de plus en plus profondément avec l'épiscopat.

Puisse notre disponibilité humble et lucide être signe que Dieu aime les hommes dans leur vie concrète, et que les pauvres sont évangélisés !

† François MARTY,

Prélat de la Mission de France.

NOMINATIONS

Monseigneur MARTY a nommé :

Jacques FIGAROL, responsable de la Région Nord.

Jean REMOND, responsable de la Région de Paris.

Au Séminaire de Pontigny :

Luc ALSTEENS, du diocèse de Malines,

Gérard BONNET, du diocèse de Lille,

Maurice LASSAUX.

A l'équipe de recherche pastorale :

Jean-François SIX.

Avec l'agrément de l'Ordinaire du lieu, sont nommés

Diocèse de BORDEAUX : à la Communauté de Lormont,
Gonzague DAMBRICOURT,
Robert MINVIELLE.

Diocèse de LANGRES : à la Communauté de Saint-Dizier,
Etienne KELLER.

Diocèse de LYON : à la Communauté de Givors,
Raphaël TIBERGHIEU,
Bernard VINCENT.

à la Communauté de Vénissieux,
André DUGIMONT,
Michel STRAUSS.

Diocèse de MARSEILLE : à la Communauté de Saint-Louis,
Xavier CAMPAGNE,
Honoré SARDA.

à la Communauté maritime,
Ambroise BOUCHERIE, responsable,
Emile PILLOT.

Diocèse de MONTAUBAN : à la Communauté de Moissac,
Alain AUBRIOT,
Pierre DESMETTRE.

Diocèse de PAMIER : à la Communauté de Tarascon (Videssos-Serres),
Alain MAS DE FEIX, responsable.

Diocèse de SENS : à la Communauté de Ligny. - Pontigny,
Jean ROBERT,

à la Communauté de Cerisiers,
Henri HENDRICKS.

Province de PARIS :

Diocèse de CRÉTEIL : à la Communauté de Vitry,
Bernard AUDRAS,
Jacques PREVOST,
Lucien DUYTSCHAUVER, missionnaire du
travail, (A.C.O. - J.O.C. - 1.O.C.F.)
Banlieue Sud-Est.

Diocèse de NANTERRE : à la Communauté de Gennevilliers,
Michel BOULET.

à la Communauté de Puteaux,
Jean-Jacques BOUREAU,
Pierre SAUVAGEOT.

Diocèse de PARIS : à la Communauté de Saint-Hippolyte,
Pierre VERNAZOBRES,

à la Communauté hospitalière,
Philippe DESCHAMPS,
Roland GARRIGUES.

Diocèse de SAINT-DENIS : à la Communauté de Bobigny,
Claude STORM.

*

* *

Seront cette année :

en résidence à Paris pour études :

Joseph de BOISGELIN,
Jean DEBRUYNNE,
Pierre GERY.

en préparation pour le Tiers-Monde :

Louis-Marie BERLAND.

en résidence dans des Communautés :

Thierry RENARD, à Dunkerque,
Jean-Louis CHARDOT, diacre, à Givors,
Pierre LETHIELLEUX, diacre, à Saint-Louis de Marseille.

*

* *

Jean-François SIX a été nommé par Rome Consultant au Secrétariat pour les non-croyants.

Yves GARNIER, de la Communauté de Limoges, est nommé Délégué diocésain pour la préparation de la Mission Ouvrière.

Notre recherche commune

un an après

I'Assemblée Générale

André WEERS

Une prise de conscience.

Au fil des discussions et des débats de *l'Assemblée Générale* de septembre 1965, nous avons pris une conscience plus vive encore que par le passé de notre nécessaire référence les uns aux autres. Que nous soyons prêtres de paroisse en secteur urbain, curés-ruraux dans des régions en perte de vitesse ou en expansion, que nous soyons affrontés aux difficiles problèmes du Tiers-Monde, présents dans les hôpitaux, en dialogue avec les gens de la mer, partageant la recherche des scientifiques, tout récemment pour certains d'entre nous prêtres au travail, nous mesurons combien les problèmes de fond posés par l'incroyance à notre conscience chrétienne et sacerdotale sont finalement identiques et requièrent de notre part une recherche commune.

Nos engagements sont divers, et le seront peut-être de plus en plus, mais notre souci commun est d'annoncer le salut des hommes acquis par le Christ : mais qu'est-ce qu'annoncer Jésus-Christ à notre époque ? Quels sont les chemins pour la conversion à Jésus-Christ ? Quel visage doit être celui de l'Eglise pour manifester le message de l'Evangile ? Autant de questions qu'une conscience individuelle ne saurait résoudre seule ; la *Mission de France*, à laquelle nous appartenons, est elle-même un corps sacerdotal qui n'a sa raison d'être que comme instrument au service de l'épiscopat, pour le bénéfice de la tâche missionnaire de l'ensemble de l'Eglise en France. « Compréhension du Christianisme en fonction des questions que pose l'existence du non-chrétien ; manière d'être de l'Eglise dans la société des hommes, relativement aux transformations en cours pour y manifester son « Mystère » : tels sont, nous semble-t-il, les deux axes de la recherche missionnaire, les deux séries de problèmes posés à l'Eglise dans les endroits du monde les plus divers. Telles sont donc aussi les deux

dimensions de la vocation de la Mission, en fonction desquelles elle ne doit pas cesser de « convoquer » ses propres membres et de les situer » (1).

Une question.

C'est à cette recherche religieuse fondamentale que nous avons été conviés par les Commissions Nationales, en novembre dernier. Pour faire œuvre utile, il fallait concentrer l'attention de tous sur un point suffisamment central pour que, dans une première consultation, on aboutisse à un inventaire relativement riche et diversifié.

Une contribution personnelle de chacun de nous fut donc sollicitée, qui devait porter sur ce que nous exprimons (ou tentons d'exprimer) du Christianisme dans le dialogue que nous avons avec des non-chrétiens à propos des questions relatives au monde, à l'homme, à Dieu. Dans cet échange, quelle référence objective faisons-nous dans nos consciences à la Révélation chrétienne ? En quoi, dans l'expérience avec le non-chrétien, précisons-nous progressivement la connaissance de l'homme que nous explicitons par notre référence vécue à Jésus-Christ ?

Un premier essai.

Le laborieux travail de dépouillement de plus de 225 contributions individuelles, parvenues dans les délais, put être achevé pour les sessions annuelles des diverses Régions, au mois de mars dernier. Ce sont quelques-unes de ces contributions qui nous sont présentées dans les pages suivantes. On remarquera sans peine qu'elles soulèvent généralement plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Comment pourrait-on s'en étonner ? Elles ont le modeste mérite d'éclairer la vérité vécue quotidiennement dans les divers secteurs où nous sommes insérés. Elles témoignent aussi du sérieux des questions posées à la foi de l'ensemble des chrétiens, questions auxquelles les prêtres ne sauraient échapper. Elles nous invitent tous, avec l'ensemble des baptisés conscients de leur vie chrétienne, à demeurer dans une attitude spirituelle de constante recherche.

En vue d'une seconde étape.

Les sessions régionales de mars dernier nous ont donc permis de faire un bilan assez exhaustif des multiples interrogations auxquelles nous sommes affrontés, en même temps qu'elles apportèrent quelques éléments de réponse comme autant de témoignages de la vitalité de notre foi. Nous ne pouvions pourtant en rester là, car la réflexion collective que nous avons ébauchée a un but objectif, qui n'est pas de faire la somme de nos opinions sur une question, mais de contribuer, par notre expérience, à l'effort général de l'Eglise interpellée de mille manières sur le sens de son Message et de

(1) « Rapport Tiers-Monde », dans *Lettre aux Communautés* n° 6, 1965, p. 52.

son Mystère par nos contemporains. Or ceci est une œuvre d'Eglise, c'est un travail d'équipe. La mission n'est pas réalisée par le seul témoignage, ni par la seule et cependant nécessaire réflexion. La Recherche Commune est avant tout une recherche vécue, c'est-à-dire intérieure à toute activité missionnaire, « l'acte de la Mission, c'est d'abord l'Eglise Vivante, qui cherche une manière d'être, de témoigner, de s'exprimer, conforme au Mystère de Salut dont elle est sacrement pour le monde » (2).

Il fallait donc que dans une deuxième étape de notre démarche toutes et chacune des équipes constituant la Mission de France s'interrogent sur l'une des trois pistes déclarées prioritaires par les sessions régionales, et qui sont l'expression des questions les plus massives révélées par les contributions personnelles. Elles requièrent par conséquent en priorité notre attention.

L'une : quelle signification possède, au regard de la foi, l'incroyance des athées réfléchis, trouvant dans leur incroyance un motif pour construire un monde digne de l'homme ?

L'autre : comment articuler correctement et situer réciproquement l'expérience des valeurs vécues par tant de nos contemporains telles que la générosité, le dévouement, la tolérance, le sens de la justice, etc..., et l'expérience de la Foi ?

La troisième enfin : comment situer la signification des « religions » et de la religiosité sous toutes ses formes par rapport à la Révélation chrétienne ?

Pour une réponse modeste, mais fruit d'un effort commun.

Chaque équipe travaille présentement sur l'une de ces trois questions qu'elle a choisie en fonction de son expérience propre, des attitudes et des options qu'elle a prises ou qu'elle cherche à élaborer (3). Dans quelques mois on peut espérer pouvoir aboutir à un début de réponse commune, c'est du moins l'objectif qui est visé. Les conclusions seront certainement modestes ; tout cet effort entrepris nous aura du moins montré quelles exigences s'imposent à nous pour que progressivement le Christ soit reconnu par tous pour ce qu'Il est ; Chemin, Vérité et Vie (4).

(2) « Rapport d'orientation », dans *Lettre aux Communautés* n° 6, 1965, p. 7.

(3) C'est pour aider cette démarche que certains « éclairages théologiques » ont été communiqués aux équipes. L'un d'eux figure dans cette présente *Lettre aux Communautés*. R. CRESPIEN, « L'originalité de la foi. Nature et expression de l'identité chrétienne » p. 41. On trouvera dans le prochain numéro un article de M. MASSARD, « Expérience des valeurs et expérience de la foi ».

(4) Pour tout ce qui concerne la Recherche Commune et le travail collectif au sein de la Mission de France, cf. « Rapport d'orientation », *Lettre aux Communautés* n° 6, 1965 pp. 13-15; pp. 34-40; Extraits du « Rapport Tiers-Monde » ibid. pp. 53-57; « Rapport urbain », ibid. n° 1, 1966, pp. 50-52; « Rapport rural », ibid. n° 2, 1966, pp. 31-32.

Contributions personnelles

à la recherche commune

par plusieurs prêtres de la Mission de France

« Je vous avertis, je n'ai pas la Foi »

« Revenez nous voir, monsieur le curé, mais je vous avertis je n'ai pas la foi ».

Ce jour-là, j'étais allé pour la première fois chez Yves, porteur d'une commission pour le compte d'un tiers. Depuis, ces paroles ne cessent de me tourmenter chaque fois que je le rencontre. Que voulait-il dire par là ?

Yves est arrivé depuis peu. Il travaille sur l'un de ces nouveaux chantiers qui modifient profondément la physionomie de la région, et provoquent une transformation de la mentalité du pays. Etant conducteur de travaux, il n'habite pas aux cités ouvrières ; il loge au village, avec sa femme et ses jeunes enfants.

« Je n'ai pas la foi ». En me disant cela, Yves ne refusait pas de me revoir. Il m'avait dit aussi : « Nous ne connaissons personne ici, nous nous sentons bien seuls ! ». Il m'avertissait ainsi, sans doute, que si je tenais à le revoir, il faudrait que je me situe devant lui autrement qu'un curé rencontrant un paroissien.

A-t-il été chrétien autrefois ? J'ai su plus tard, car nous nous sommes souvent revus, qu'Yves appartenait à une famille d'ingénieurs où l'on se disait chrétien. Plutôt que de rester dans ce milieu où son avenir était assuré, il avait préféré l'incertitude, l'aventure de la vie sur les chantiers. « Je suis le non-conformiste de la famille », aime-t-il à répéter.

Cette vie de chantiers l'a conduit un peu partout, en France et en Afrique ; elle lui a permis de s'affronter à des hommes de nationalités, de mentalités, de croyances fort diverses tout cela ra marqué profondément.

Ce qui me frappe d'abord chez lui, c'est le sérieux de sa vie professionnelle : il est très exigeant. L'an dernier, en dehors des congés annuels,

il n'a pris que deux jours de repos (en a-t-il fallu des discussions en famille pour parvenir à le décider !). La semaine, le dimanche et la nuit s'il le faut, il est sur le chantier. Il sait qu'il est seul responsable du chantier, devant la loi comme devant l'entreprise. Durant les premiers mois qui suivent l'ouverture d'un chantier, tout est à mettre en route ; Yves est sans cesse sur la brèche, il ne veut pas prendre sa responsabilité à moitié. « C'est peut-être une vie de bagnard que je mène, avoue-t-il parfois, mais elle me passionne ».

Il a renoncé autrefois à une situation pleine d'avenir pour ne pas être mêlé à des histoires de pots de vin. Il a horreur de toute « combine ». Yves exige cette franchise et ce sérieux dans le travail, aussi bien pour lui que pour ses ouvriers. S'il critique ceux-ci, c'est pour l'esprit « combinard » de certains (en prononçant ce mot, il fait une grimace qui en dit long !). Il dénonce vigoureusement la fauche, les tire-au-flanc, les revendications faites bien souvent « par principe ».

Yves a conscience que son chantier le fait participer à une grande œuvre humaine détourner une rivière de son lit primitif sera une œuvre durable que les générations futures pourront admirer un peu comme le sont ces grands travaux d'autrefois, ceux des romains et des égyptiens, les pyramides...

Dieu, est-ce une interrogation pour lui ? Lors de l'enterrement d'un ouvrier, l'attitude d'Yves à l'église allait plus loin que les convenances ne l'exigeaient. Il cite volontiers son frère, « parpaillot plus que moi », devenu militant ; cette boutade me semble parfois cacher une pointe d'envie.

Je n'ai jamais eu l'occasion de parler directement de Dieu avec Yves. Souvent je m'étais promis, en allant le voir, de revenir sur la déclaration qu'il m'avait faite la première fois : « Je n'ai pas la foi ». Je n'ai pu le faire et m'en suis fait le reproche. Est-il fondé ? Je ne le pense pas.

Il est naturel que je me pose une telle question. D'autres interlocuteurs m'ont fait des réflexions semblables à celle d'Yves. Il est important que j'analyse ce que renferment ces paroles, même si je ne puis le faire avec mes interlocuteurs, que je réfléchisse sur de telles questions : l'évangélisation ne passe-t-elle pas par là ?

Malgré toutes mes résolutions, je n'ai jamais pu aborder avec Yves le problème de la foi. Ne saurais-je pas m'y prendre ? ou bien le Seigneur préfère-t-il un autre chemin que le mien ?

Tout d'abord, je m'efforce de respecter la vie familiale d'Yves. Je ne puis le rencontrer que le soir, chez lui, à son retour du chantier. A ce moment, les enfants vont se coucher (leur père est déjà parti quand ils se lèvent le matin). Sa femme est là, mais elle ne l'a guère vu, elle non plus, durant la journée. Il y a également la télévision, ce « lien avec le reste du monde » aime-t-il à répéter, et aussi la fatigue, le besoin de parler des difficultés de la journée, ce dont « on a bavé », et « ce qu'on a pu réaliser ».

Yves raconte sa journée. Il parle aussi bien de lui que de ce chef de chantier qui a été un « as », ou de ce mineur « qui connaît bien son boulot ». Il revit les espoirs et les « tuiles » de cette journée de chantier. Il ne manque pas de souligner au passage que c'est la cohésion et l'expérience de telle équipe de travail qui a permis de triompher des difficultés.

J'ai la certitude, en l'écoutant, que tout ce qu'il vit, tout ce qu'il exprime est comme une réponse à mon attente. Il semble me dire : « Dieu, oui, mais à condition que... ». C'est une sorte de refus de Dieu tel qu'on le lui a fait connaître, une possibilité d'adhésion à un Dieu qui s'intéresse à la vie de l'homme. Il se sent concerné par ce qui, au Concile, parle du rapport de l'Eglise et du Monde. Il sympathise avec l'expérience passée des prêtres-ouvriers. Mais lorsqu'il parle des chrétiens de la commune, de ma vie de prêtre de paroisse, de l'engagement de l'équipe des prêtres dans le travail manuel rural, il a cette boutade « Comment vont vos ouailles, monsieur le curé ? ». Tout cela ne le concerne pas.

La révélation qu'il me fait de sa vie devient une exigence pour la mienne. Cette droiture qu'il met en tout, cette horreur des « combines » sont une leçon pour mon esprit volontiers combinard. Son souci d'objectivité dès que nous abordons des sujets comme la politique, les conflits sociaux, le racisme m'oblige à moins de passion, voire à moins de parti-pris.

De mon côté, je l'aide à dépasser une certaine conception patronale de l'ouvrier et du travail. Je complète ce qu'il m'en dit par certains faits concrets pris dans son entreprise. Je lui parle du pays et des problèmes de ses habitants. Il doit habiter ici durant quelques années et désire lui-même s'intégrer un peu au village ; c'est en même temps un moyen de lutter contre l'attitude de repli que pourrait provoquer dans son foyer ce légitime besoin de se retrouver en famille.

Faire se rencontrer ces deux populations - celle des chantiers et l'ancienne population du pays - qui jusqu'à présent s'ignorent en vivant pourtant côte à côte : c'est un de mes soucis constant du ministère.

Avec Yves, je m'efforce d'être plutôt celui qui écoute que celui qui parle. Je l'aide ainsi à préciser ce qu'il vit, à dire par là même ce qu'il met sous cette affirmation « je n'ai pas la foi ». J'ai la certitude que mon attitude répond, du moins dans l'intention, aux conditions nécessaires à tout dialogue, entre l'Eglise et le monde. Mais ai-je le désintéressement nécessaire pour cela ? Mon rôle, apparemment peu actif, relève-t-il bien de cette patience de Dieu que l'on trouve dans la Bible ?

Répondre à cette question est pour moi de la plus haute importance, comme tout à l'heure de me demander pourquoi je n'ai pu aborder directement avec Yves le problème de la foi. Les occasions de contacts ne manquent pas dans une paroisse rurale. Je vis au milieu d'une population que je rencontre partout en faisant le marché, dans la rue, au travail, au café, etc. Je ne poursuis pas toutes les occasions qui s'offrent à moi ; je l'ai fait pour celle-ci ; pourquoi ?

Avec Yves, je rencontrais quelqu'un disponible au dialogue ; cela m'intéresse d'autant plus que je vis seul au milieu d'une population difficile et ne rencontre l'équipe que vingt-quatre heures par semaine.

En lui, je rencontrais aussi quelqu'un des chantiers. C'était inespéré. Nous avons sur le secteur plusieurs chantiers de travaux publics dont le personnel vit à part, que ce soit aux cités ou dans le village. Comment rencontrer cette population passagère ? Certains ouvriers m'ont évoqué l'époque où un prêtre-ouvrier était avec eux sur le barrage; c'était leur seul contact avec l'Eglise. Yves, bien qu'il ne soit pas un ouvrier, a représenté pour moi, dès le début, un des rares contacts que l'Eglise avait encore avec ce monde. Je me devais de le maintenir. D'instinct, j'ai pris son affirmation « je n'ai pas la foi », comme une sorte d'appel.

Je sais que le risque est grand pour moi d'en rester aux relations humaines, ou de regarder Yves comme le représentant d'un monde « intéressant » à connaître. Il me faut toujours purifier mon attitude envers lui. Aujourd'hui je dois nie poser la question du but final recherché dans ce dialogue. Je sais que je dois être capable, non seulement de me le formuler, mais même de le lui dire s'il venait à me le demander.

Yves a confiance en moi et m'a introduit dans sa vie. Sa loyauté exige la mienne. Lui dire la vérité, est la condition de cette amitié née entre nous. Que dois-je lui dire si l'occasion s'en présentait? Chercher à le « ramener au bercail » ? à le « convertir » ? Je respecte trop Yves pour me placer sur ce terrain. L'avertissement qu'il m'a donné à notre première rencontre me paraît net sur ce point. J'ai assez vu, du reste, la répulsion d'incroyants face à cette attitude apologétique de certains confrères pour être prévenu.

J'ai réfléchi durant plusieurs mois avant de pouvoir bien clarifier mon attitude que je vais expliquer maintenant. Pendant longtemps, j'ai su seulement que ce dialogue avec Yves devait être, de ma part, à la fois une révélation de Dieu, et une attitude avouable à tout moment sans pour autant que cet aveu puisse entraîner une rupture de dialogue.

Mes conversations avec Yves me posent la question de l'enracinement de ma foi.

Apparemment Yves vit très bien sans la foi. Il dit ne pas l'avoir ; or, en bien des points de sa vie, il agit plus en conformité avec elle que je ne le fais moi-même !

La foi, que lui apporterait-elle de plus ? Que m'apporte-t-elle d'essentiel ? Il me faut faire la part, en moi et chez ceux qui m'entourent, de ce qui est foi chrétienne et de ce qui est peut-être besoin religieux naturel ou recherche de sécurité.

Ma foi repose sur une double rencontre, essentielle et complémentaire.

Une rencontre avec le Seigneur. Il ne manque rien à un non-croyant tant qu'il n'a pas rencontré Ce/Ui-ci. Autant qu'on puisse l'affirmer, sa vie lui suffit. Mais lorsqu'il a rencontré le Seigneur, il ne peut plus l'oublier.

Celui-ci devient le centre de la vie : à chaque instant le Seigneur m'oblige à lui répondre « oui » ou « non ». Prenons une comparaison, celle d'un ménage très uni : elle et lui ne se manquaient nullement avant leur rencontre ; une fois unis, chacun devient le centre de la vie de l'autre.

Une rencontre avec l'Eglise qui est Jésus-Christ présent aujourd'hui parmi les hommes. L'Eglise et le Seigneur soulèvent en moi une même passion : ils sont « un » pour ma foi.

La révélation faite à Yves de cet enracinement de ma foi, de ma rencontre avec le Seigneur et avec l'Eglise, me paraît être le but à rechercher dans le dialogue avec lui ; en priant le Seigneur qu'il fasse, lui aussi, cette double rencontre. La conversion proprement dite appartient à Dieu seul, et je n'en connais ni le jour ni l'heure.

En arriver là dans ma réflexion religieuse ne signifie pas que mon attitude vis-à-vis d'Yves doive prendre la forme d'une attente passive. Sa présence dans ma vie m'oblige, comme je le disais précédemment, à purifier mon attitude. Sa présence à la commune et au monde des chantiers invite également tous les chrétiens à cette purification.

Une communauté en pays rural non chrétien comme le nôtre véhicule avec elle tout un ensemble de coutumes héritées d'une vie locale passée. Celles-ci peuvent parler encore parfois à un enfant du pays, pas à des étrangers. Si ce qui fait la vie ordinaire du village est déjà étranger à notre communauté chrétienne, comment celle-ci pourrait-elle, sans conversion intérieure, s'intéresser à ce qui fait la vie du monde des chantiers !

Nous vivons ici le drame historique qui est celui de l'Eglise à chacune de ses rencontres avec des phénomènes humains nouveaux. Cette rencontre l'oblige à un dépouillement de ce qui, en elle, n'est pas Jésus-Christ. Dans ce dépouillement, elle manifeste qu'elle est pour tous les hommes, qu'elle est universelle. Ma rencontre avec Yves me fait sentir la nécessité impérieuse pour notre communauté chrétienne de manifester qu'elle est d'Eglise, c'est-à-dire qu'elle est pour tous les hommes de cette commune.

La réflexion religieuse que ce dialogue avec Yves m'a obligé de faire m'a éclairé sur ce qui me semblait être un dilemme insoluble : dans ce dialogue, fallait-il rester sur l'expectative par respect pour Yves ? fallait-il au contraire, d'une façon ou d'une autre, lui « annoncer directement » Jésus-Christ ?

En regardant tout ce qui sépare Yves de l'Eglise, j'étais tenté d'adopter la première attitude, car « je ne vois pas comment il peut rentrer dans l'Eglise locale ». En voyant comment se situent certains confrères, je sentais que je devrais faire du prosélytisme. J'écarterais rapidement cette dernière solution qui m'apparaissait un manque de loyauté dans mon amitié avec Yves. Mon attitude dans ce dialogue a été tout autre : je l'ai prise comme d'instinct, mais c'est la réflexion religieuse que j'ai faite après coup qui m'a permis de le clarifier.

En découvrant cet ami, j'ai tâché de cheminer avec lui, comme Dieu chemine avec son peuple dans la Bible. Je n'ai pas refusé de lui parler

du Seigneur, j'écartais de lui ce qui pouvait être obstacle à la découverte de la foi. La purification que je dois sans cesse opérer en moi, et que doit faire également la communauté chrétienne, permettra à Yves, et à d'autres, de saisir le signe que l'Eglise leur manifeste et qui est Jésus-Christ.

Il n'y a plus de dilemme pour moi. Je dois faire mienne, en Jésus-Christ, la conduite et la patience de Dieu pour sauver le monde dans lequel je vis.

Qu'avez-vous à dire aux hommes ?

C'est dans une grande entreprise que Lucien travaillait avant sa maladie. Il était alors ouvrier ; il est maintenant devenu dessinateur dans une usine. Marié, père de famille, il est militant C.G.T. Il possède un sens inné du collectif et de la lutte pour la justice. Au plan religieux, il est incroyant et le dit clairement ; il regrette « la faiblesse de conscience » qu'il a eue en acceptant le mariage religieux sous la pression de sa mère.

Le dialogue dont il s'agit ici se situe au cours d'un repas où j'étais invité. Nous nous connaissons depuis un an. L'occasion de la rencontre était la longue absence de son garçon au catéchisme ! J'avais déjà déjeuné trois ou quatre fois chez lui cette année, et peu à peu des liens de sympathie s'étaient tissés entre nous ; c'est au cours de ce repas que nous nous sommes décidés à nous appeler chacun par notre prénom.

Notre conversation, ce soir-là, ne s'écarta guère de trois sujets précis.

« Je suis heureux de vous voir. Vous m'écoutez. Cela ne m'arrive jamais ! Je suis un anxieux et un inquiet ; je cherche..., votre présence me pacifie ». Lucien me parlait de sa joie, de son besoin de dialogue. « Quelle richesse que votre vie d'équipe ! Je suis bouleversé par le dialogue qu'il y a entre vous. Si vous vivez ensemble ce style de dialogue, vous avez déjà réussi le travail que vous voulez faire avec les autres ! ».

Lucien me parla de l'enterrement de sa mère : « Il y a deux choses qui m'ont beaucoup frappé dans votre mot à l'église. D'abord vous avez parlé de l'amitié qui existe entre nous ; ensuite vous avez fait allusion aux incroyants qui étaient à cette cérémonie. J'ai eu à ce sujet beaucoup de réactions de mes amis incroyants qui participaient comme moi à l'enterrement ils étaient étonnés et heureux. Nous avons respecté tout le reste de ce que vous avez dit, la foi, la résurrection, à cause de ce sens humain et respectueux des consciences que vous avez manifesté. C'était si nouveau pour moi ».

Il me parla également de la reprise prochaine des prêtres au travail : « Les prêtres-ouvriers, c'est ça essentiellement le travail de l'Eglise, car vous êtes avec nous dans la vie humaine. Alors là, pour moi, chapeau ! ». Il me parla enfin de mon travail de prêtre : « Pourquoi voulez-vous connaître les gens ? Que cherchez-vous dans vos contacts ? Je suis sûrement indiscret, mais votre réponse m'intéresse. Par ailleurs, quelle catégorie de gens recherchez-vous davantage ? ».

A travers tout cela, Lucien me disait la conception qu'il avait de l'homme et de Dieu. L'homme est fait pour le dialogue, la recherche, la confrontation. Par contre « Dieu, connais-pas : c'est l'homme qui m'intéresse. Mais je suis disposé à respecter le dieu de ceux qui sont vraiment des hommes et qui aiment les hommes », me disait-il. Il ajoutait « Vous qui voulez être homme en respectant les hommes, qu'avez-vous à dire à ceux-ci ? Que cherchez-vous de plus dans vos amitiés humaines ? Je ne comprends pas votre foi en Dieu. Je cherche quelque chose, mais je ne pense pas que ce soit « votre » Dieu ».

A vrai dire, la qualité des questions de Lucien m'a bouleversé. Le dialogue avec cet homme qui se dit explicitement incroyant me provoque vigoureusement, il m'oblige à me préciser à moi-même ce qu'est la foi, le sacerdoce, la mission. Je revins de cette soirée à la fois « bourré » d'action de grâce et écrasé par de tels appels à devenir « en vérité » le prêtre que je suis...

Trois réactions se sont spontanément imposées à ma conscience. C'est d'abord une joie profonde devant une telle soif de dialogue. Lucien me ré-apprend d'une manière nouvelle que les hommes sont « bâtis » pour dialoguer entre eux : le dialogue est une spécificité de l'homme. Je pense à Ecclesiam suam, à ce dessein de Dieu sur l'humanité qui est essentiellement « alliance » ; je pense aussi à Dieu-Trinité qui se définit par le merveilleux mystère du dialogue entre trois personnes. Etre prêtre, c'est entrer en vrai dialogue ce soir-là, Lucien m'aida à être prêtre.

Autre réaction : est-ce que je crois vraiment à l'homme ? Dans ma conscience et dans ma vie concrète, qu'est-ce qui prouve que ma foi chrétienne « assume » en vérité l'homme et tout l'homme ? Je crains que les motivations qui me poussent à « vouloir que les chrétiens soient au cœur du monde, et que la foi irrigue tout l'humain » soient au fond très courtes. Deux convictions assègent pourtant ma conscience. L'Eglise, prêtres et laïcs, doit être à l'intérieur des réalités humaines : mais pour quoi faire ? Le christianisme accomplit et achève l'homme : mais comment le vivre, comment le signifier, comment l'annoncer ?

Dernière réaction. Il existe une tension en moi entre un grand respect de la liberté de conscience des gens (je ne veux pas faire de prosélytes !), et une volonté d'annoncer Jésus-Christ (j'ai une « Bonne Nouvelle » à livrer). A la fois j'ai été sollicité par 1P 3,75 (rendre compte de l'espérance que je porte), et tenté une fois de plus de timidité apostolique. Mon légitime souci de respecter la conscience de Lucien a pris le pas sur l'annonce de Jésus-Christ.

Au cours de ces dialogues, et en y réfléchissant après coup, plusieurs références à la révélation chrétienne me sont venues à l'esprit.

J'ai découvert que cette aspiration au dialogue, inscrite au plus profond de l'homme, est un don de Dieu. J'ai songé à la création de l'homme à l'image de Dieu (Gn 1,26), mais je risque d'interpréter ce verset au sens faible et délavé de ce mot.

En réfléchissant au rapport entre la foi et l'humain, j'ai pensé essentiel-

lement à l'incarnation. La foi intègre, sauve, accomplit l'homme et tout l'homme. Cette référence est assez spontanée et centrale dans ma conscience, mais que de mal ai-je pour « lire » concrètement les personnes, les groupes et les événements à cette lumière inédite de l'Incarnation ! Autre chose est l'intention, autre chose la reconnaissance précise dans les faits de la nouveauté de Jésus-Christ.

A ce niveau-là, j'ai perçu que l'humain était bien la « route » de la foi, mais que l'humain et la foi, tout en étant très liés, étaient bien distincts, d'un « autre ordre ». Les valeurs humaines demeurent d'authentiques valeurs humaines, mais Jésus-Christ leur donne un nouveau statut il les transfigure. Cette menace de confusion entre valeurs humaines et christianisme est un souci très fort en moi.

Le dernier point qui m'apparaît clairement, c'est que la foi est un acte libre.

D'autres références demeurent encore floues, difficiles à préciser. « Prêcher l'Evangile n'est pas pour moi un titre de gloire ; c'est une nécessité qui m'incombe (1 Co 9,16) » : comment concilier cela avec la liberté de l'acte de foi ? J'ai eu tendance à me réjouir, à me contenter de la loyauté et de la recherche de Lucien plutôt que de désirer pour lui la pleine connaissance de la Révélation. Je risque de m'arrêter en chemin.

D'autre part, mon attitude est trop individuelle. Que fais-je, que faisons-nous prêtres et laïcs pour que toute l'Eglise devienne « comme le signal des peuples (Is 11,10) » annoncé par l'Isaïe ? Je fais plus de place aux cheminements des consciences qu'à l'importance des signes dans l'Eglise qui doivent précisément interpeller les consciences.

Je résumerais ainsi trois points de la Révélation qui me semblent devoir être tout particulièrement approfondis.

D'abord une étude précise et exigeante de l'incarnation. J'ai conscience de ne pas « comprendre », au sens fort du mot, les véritables implications concrètes de l'Incarnation. L'événement de Jésus, Homme-Dieu, a des conséquences pour l'évangélisation infiniment plus profondes que je ne l'imagine. A ce sujet, j'ai relu et travaillé les premiers Conciles, notamment le Concile d'Ephèse, la Lettre à Flavien, le Concile de Chalcédoine, le Deuxième Concile de Tolède et le Troisième Concile de Constantinople. J'ai lu aussi un article de K. Rahner, « Réflexions théologiques sur l'Incarnation » (t. 3 des Ecrits théologiques). Tout cela est à continuer.

Seconde piste de recherche : liberté de conscience et évangélisation. Il faudrait éclairer les rapports qui existent entre la liberté d'une conscience qui chemine et qui cherche, et la découverte explicite de la Révélation il faudrait préciser davantage les rapports entre la liberté d'une conscience et les signes de la Révélation qui provoquent et interpellent cette liberté. (La théologie de la mission ne passe-t-elle pas d'abord par une théologie des signes, et des signes pour notre temps ?).

Dernier point important : notre « vie selon l'Esprit ». Cette vie est pour chacun de nous un critère décisif de notre validité et de notre vitalité apostoliques. Notre timidité missionnaire provient sûrement davantage de notre athéisme et de notre enracinement trop fragile en Jésus-Christ, que de notre légitime souci de respecter les consciences.

Notre discrétion n'est pas indifférence

La mère de deux professeurs du C.E.G. voisin se meurt. Depuis plusieurs semaines, les religieuses et quelques chrétiens nous en parlent. Dans le passé, en d'autres circonstances, des prêtres de l'équipe se sont vu refuser l'entrée de la maison. J'hésite.

Une religieuse demande à la malade si elle veut voir un prêtre ; celle-ci lui répond : « Cela m'est égal, ça n'y changera rien ! ».

Finalement, je décide d'écrire au fils aîné, l'un des professeurs, Voici l'essentiel de cette lettre qu'il reçut quelques heures avant la mort de sa mère :

« Monsieur,

Par l'intermédiaire de quelques personnes qui vous connaissent et que je connais, entre autres les religieuses, j'ai entendu parler de votre famille et surtout de votre maman, de son état, et du courage dont elle fait preuve. Je sais aussi l'estime que l'on vous porte aux uns et aux autres.

Voulant respecter votre liberté, je me suis refusé à rendre visite à votre maman, à votre famille. Prêtre, ma position m'oblige à éviter toute démarche qui risquerait d'être un manque de respect des consciences. C'est pourquoi je me suis permis discrètement, par cette lettre, de vous faire savoir combien l'équipe des prêtres partageait votre peine. Soyez assuré que notre discrétion n'est pas indifférence ».

Cette lettre me valut plusieurs conversations.

Le jour même du décès de leur mère, ces deux hommes viennent me trouver.

« Merci pour cette lettre qui nous a beaucoup touchés, dont les sentiments rejoignent notre conscience de laïcs. Notre mère était croyante, elle ne pratiquait pas. Il est certain que nous n'avons pas la même philosophie qu'elle. Nous ne voudrions pas, en raison de votre proposition de faire une « cérémonie sans messe », que l'on puisse penser à un manque de respect de notre part à l'égard de ce qu'était notre mère ».

Voici mon avis, leur dis-je, je suis persuadé que cette forme de cérémonie rejoindra davantage toute l'assistance; elle permettra de mieux réaliser l'unanimité dans la réflexion et l'amitié, elle laissera aux croyants la possibilité de prier ».

« Eh bien, nous vous faisons confiance ».

Quelques jours plus tard ce sont les élections municipales; je rencontre l'un des professeurs dans la salle de dépouillement des votes. On parle des événements. Il change de conversation : « Beaucoup de mes collègues sont venus à l'église l'autre jour ; ils ont été surpris de se sentir à l'aise, concernés ».

Huit jours après, ils sont de nouveau à la maison. On parle du travail ; le métier est pour eux une vraie vocation ; l'un d'eux se préoccupe beaucoup de l'éducation générale des jeunes, de l'organisation des loisirs. Dans leur conversation, des mots reviennent sans cesse : laïcité, respect des jeunes ; recul du sectarisme ; évolution de l'Eglise ; bouffée d'air venant du Concile ; ouverture de la C.F.D.T.

Depuis ces événements, je réfléchis souvent à mon attitude :

Partir d'eux, de leurs questions, de celles de leur milieu. Me sentir responsable pour ma part de renouer un dialogue vrai entre l'Eglise et leur monde.

Dès le départ, j'ai compris que j'étais en accord avec eux pour refuser le « forcing de conscience », surtout par rapport à cette femme qui traversait l'ultime épreuve de son existence, qui n'avait plus tous ses moyens et n'était plus un « être debout ».

Je me suis refusé à penser à leur mère seule, ou à eux seuls ; je les ai considérés comme étant reliés étroitement à leur milieu.

Dans le climat socialiste de notre ville, et dans le climat du monde enseignant, il m'a paru important de me révéler avant tout comme étant profondément attaché aux valeurs de liberté, de gratuité, de désintéressement ; franchement opposé à tout ce qui sent le prosélytisme, la propagande, le forcing, l'apostolat de conquête.

La liberté nécessaire à l'acte de foi me paraît une revendication essentielle. Cette attitude est exigeante pour nous, prêtres, tant au plan des actes culturels qu'à celui des contacts personnels, et de ceux à plus large portée où sont engagés les milieux familial, professionnel, etc. ; elle porte sur la valeur de l'amitié, le sens des étapes du dialogue, le rôle des laïcs - celui des religieuses aussi - plus proches les uns et les autres par leur vie, par des liens d'amitié plus anciens, par leur travail, pesant publiquement moins que nous au plan de la foi, alors que notre présence appelle davantage une prise de position par rapport à l'Eglise et à Dieu.

Cet événement récent me montre le poids qu'aurait pesé, pour son entourage, ma simple visite de prêtre à cette malade. Chez les instituteurs, mon attitude rejoignait leur sens d'une vraie laïcité, d'un respect de la conscience des jeunes ; elle rejoignait leur compréhension du refus des jeunes d'être embrigadés, acculés à des choix prématurés.

Cela m'a renforcé dans mon appréhension de voir certains jeunes des mouvements d'Eglise poussés d'une manière hâtive vers la vie militante alors qu'ils n'ont pas suffisamment l'expérience de la vie et n'ont pu véritablement choisir l'Evangile.

Dans nos dialogues après l'enterrement, nous avons été jusqu'à nous dire comment nous cherchions à vivre, chacun à notre place, ce respect des consciences.

Tout ceci m'a permis de mieux comprendre comment Dieu veut, pour son Eglise, des hommes libres dans leurs choix, des hommes responsables Dieu propose, mais ne s'impose pas.

La Déclaration sur la liberté religieuse m'était très présente au cours de ces dialogues. Depuis, les paroles de Paul VI dans son dernier message de Noël m'ont paru très éclairantes (1).

« L'Eglise demande la liberté de vivre la foi qui l'anime intérieurement et la liberté d'annoncer au dehors cette foi ; mais elle ne s'impose à personne ; bien plus, elle veut que la responsabilité souveraine et le choix définitif des consciences, même devant la vérité religieuse, soit respectés et protégés ».

Dans la Bible, Dieu engage le dialogue, non seulement avec des personnes, mais aussi avec des collectivités, avec tout un peuple.

Tenir compte de la présence d'incroyants dans une église, leur faire sentir qu'ils ont leur place, construire la cérémonie de telle sorte qu'ils se reconnaissent libres par rapport à certains gestes, à certaines prières, mais fortement à l'unisson au plan de l'amitié exprimée : tout cela est déjà de l'ordre du dialogue avec un peuple.

Tu y crois vraiment ?

« C'est normal, tu es croyant, tu ne peux pas agir autrement ! » me disait un jour un de mes camarades avec lequel je travaille occasionnellement depuis quelques années. Cet homme est un petit fonctionnaire, délégué C.G.T. et sympathisant communiste ; avec plusieurs de ses collègues, nous dialoguons souvent dans l'amitié. De temps à autre des questions surgissent, à propos d'événements locaux, ceux du monde ouvrier, de la cité, etc. ; elles interrogent mon comportement, ou parfois mettent en cause ma manière de voir les choses. En bref, le dialogue est une situation habituelle entre nous, et je m'entends souvent dire « Toi, ta religion te donne une réponse », ou encore « Là-dessus, tu ne penses pas comme nous, c'est normal ».

La question qui, à mon avis, est un aboutissement de tout ce qui précède, me fut un jour brutalement posée, en tête à tête, par ce copain. Deux de nos amis communs étaient morts subitement dans les jours précédents l'un très jeune, un militant qui portait une véritable espérance ouvrière ; l'autre un grand malade avec qui nous avons été liés jusqu'au dernier jour. Le jour de l'enterrement - et déjà avant entre nous - je parlais à l'église de l'espérance qui guide la vie des hommes, des militants ; je parlais de la valeur de l'espérance humaine, mais qui doit être dépassée pour se réaliser pleinement en Dieu.

(1) Paul VI, Radiomessage de Noël, D. C. 16 janvier 1966, col. 156.

« Tu y crois vraiment ? me dit-il. Tu es un garçon sérieux. Je suis d'accord avec toi lorsque tu défends la dignité de l'homme, la justice, la paix, et que tu y travailles. Mais ça, c'est une vie d'homme. Si on croit en l'homme, on fait tout ce qu'on peut pendant qu'on vit; j'appelle ça une belle vie d'homme réussie, bien remplie. As-tu vraiment besoin d'une autre vie après celle-ci ? Moi je serai content ainsi ».

Ces réactions du copain, sont-elles vraiment l'expression d'une conception de l'homme et de la vie dans laquelle Dieu n'a vraiment aucune place ? Ne seraient-elles pas peut-être une interrogation angoissée de quelqu'un qui voudrait y voir clair et attend de moi une explication plus claire de ma foi ?

En fait j'ai répondu ; j'ai essayé de répondre que ma vie n'a pas son plein sens, même bien menée humainement, sans Dieu ; que ma foi en Jésus Ressuscité est solide. Je ne pense pas l'avoir convaincu. Je ne m'en étonne pas. J'ai même été bousculé intérieurement, me demandant lequel de nous deux avait raison.

A travers tout cela, je prends humblement conscience d'un certain nombre de choses. Il fut un temps où l'on ne nous prenait pas au sérieux à cause de notre langage étranger et hermétique, de nos cérémonies inaccessibles. Aujourd'hui nous parlons un langage clair, dans un style simple et accessible. Nous avons été des gens intéressés par l'argent, loin de la vie des hommes ; à cause de cela on ne nous prenait pas au sérieux. Aujourd'hui nous avons fait l'effort de dépouillement, et nous nous sommes rapprochés des hommes.

Ces choses-là, et bien d'autres, étaient relativement faciles à faire. Si elles ont changé le climat, elles n'ont par contre rien changé chez celui qui nous regarde. On nous pose aujourd'hui des questions beaucoup plus sérieuses, d'une façon nouvelle, en permanence. Nous sommes très petits lorsqu'il nous faut y répondre.

Ces interrogations m'ont aidé à découvrir que je suis vraiment regardé comme « ministre de Jésus-Christ », et pas seulement comme un copain de travail. Cette espérance humaine, la recherche de justice, de paix, etc., je vis tout cela avec les hommes ; bien souvent, même chez le militant en question, je le soutiens, l'encourage. Tout en croyant que c'est là une tâche authentique, je me demande si je ne suis pas là simplement un promoteur, un « encourageur » d'humain laissant, par une subtile dichotomie, les dépassements à faire pour une époque ultérieure.

J'ai peut-être pris l'habitude de croire ! Je n'interroge plus ma foi ; je ne l'alimente plus vis-à-vis des pratiquants « habituels », cela peut encore suffire. Mais l'incroyant me pose des questions qui me font vérifier ma pauvreté et m'obligent à approfondir ma connaissance de Dieu !

En fait, je ne suis pas tellement confus d'être parfois amené à me taire devant certaines interrogations. Je montre ainsi que ma foi est quelque chose de vivant ; pas seulement un ensemble de réponses toutes faites.

Avoir un volume suffisant de relations avec les athées

Yves est membre du Bureau fédéral du Parti Communiste. Depuis quatre ans, nous travaillons ensemble à l'animation du Mouvement de la Paix de notre département. Jeune, sensible, soucieux de culture, Yves est abonné à de nombreuses revues artistiques, musicales, littéraires, économiques, politiques, philosophiques ; il participe à nos rencontres chrétiens-marxistes.

Son adhésion au P.C. date de la guerre d'Algérie ; il écrivit à cette époque une plaquette où il décrivait le désarroi d'un jeune qui, devant le mépris et la torture, voyait s'effondrer le sens de l'homme. Sa mère était chrétienne, son père socialiste athée ; il pratiqua jusqu'à quinze ans. Le marxisme lui apparut alors comme la seule issue de l'Histoire, la seule chance des pauvres de toutes races, le seul humanisme sans mensonge. Il y cherche non seulement la dimension sociale de son existence (économique, politique radicale) mais, à travers cette action, l'anthropologie, l'humanisme esthétique et éthique qui fait des communistes des « Hommes Nouveaux » engagés consciemment dans la construction de l'Histoire. Yves a étudié ligne par ligne Calvas, les réflexions de Verret, Mury, Garaudy, Jalif, Dubarle, Souques, etc. ; il me fait lire ces parutions afin que nous puissions échanger (en particulier, dans Perspectives de l'homme de R. Garaudy : « la pensée chrétienne selon Teilhard »).

Pendant un an, il eut une grave dépression nerveuse qui lui interdit toute activité militante au Mouvement de la Paix et au P. C. Ne pouvant assurer les travaux du Mouvement, il venait régulièrement prendre chaque semaine un repas avec l'équipe, et échanger avec nous sur cette épreuve.

Un jour, dans une rencontre particulière, il me livre son désarroi : sans lutter, sans militer, comment être homme, comment être un communiste ? Je suis resté plusieurs fois silencieux. Un soir je réponds à cette question, avec le souci de ne faire appel qu'à des bases humaines et rationnelles de réflexion. « Les Résistants ont été condamnés au silence et à la torture. Des milliers d'êtres humains, de l'esclavage antique au colonialisme récent, ont fait avec leur chair les frais du progrès social. Leur sacrifice fut efficace il est une des composantes du devenir historique. Toute l'histoire, du Mouvement Ouvrier et des 1^{er} Mai aux événements de Charonne, est émaillée par ces nombreux visages de victimes ».

Je pensais, sans l'exprimer, que rien de grand ne se fait sans le sang et les douleurs, et que le rôle du grain est de mourir.

Puis j'entrais sur son terrain concret. Les militants dont il partage le niveau de responsabilité ont été éprouvés par la lutte. Venus de situations familiales et professionnelles plus humbles, ils ont payé un long temps d'épreuves, de sueur, de patience ; ils ont eu plus de mal que lui à construire leur idéologie et leur lucidité. L'épreuve qu'il traverse est source de mûris-

sement. En lui va se développer une connaissance de l'homme plus humaine, plus attentive à ces impondérables dont la rationalité ne tient pas assez compte pour l'action.

Mais Yves a déjà fait lui-même ces réflexions. Son silence m'apparaît comme une insatisfaction. Je ne lui donne pas toute la réponse que j'avais à lui faire. Plus tard il manifesta, par son comportement, sa reconnaissance pour mon attitude respectueuse de son athéisme : je n'ai pas profité de son épreuve. Mais il reste comme un malaise. Je suis resté sur son terrain alors que son amitié et la vérité avec laquelle nous avons échangé sur les questions religieuses m'obligeaient à être totalement moi-même avec lui.

Sa santé s'améliorant, Yves reprend sa charge de Secrétaire départemental du Mouvement de la Paix, et sa place au Bureau fédéral du P. C. Depuis deux ans il fréquente une collègue de travail, militante à la J.O.C.F. Peut-être la décision à prendre pour ce mariage a-t-elle été une des causes de son épreuve : un militant marxiste peut-il engager sa vie totale avec une militante chrétienne ? C'est pour lui la rencontre entre une foi solide, militante, détendue chez l'être qu'il chérit le plus, et cette douloureuse recherche d'un athéisme qui prend son intelligence mais difficilement son cœur. Telles sont les questions nouvelles qui sollicitent mon désir de répondre alors que je les prépare au mariage.

C'est Yves lui-même qui demanda mon aide, non pour qu'une cérémonie religieuse soit possible (il est baptisé), mais pour que cette démarche respecte sa vérité et celle de sa fiancée. Il désire, non pas respecter « la croyance » de Josette, mais qu'elle soit militante chrétienne. Tous deux vont au C.P.M. ; il n'est pas choqué d'avoir à souscrire les engagements imposés à un communiste notoire (Décret du 1 juillet 1949).

Je cherche alors dans les deux premiers chapitres de la Genèse le sens à donner à leur amour, et relis quelques extraits de Teilhard, commentaires vivants du drame de l'homme s'interrogeant sur sa solitude. Le jour du mariage, je retrouve à l'église les familles, les amies de la J.O.C.F., des amis chrétiens du Mouvement de la Paix et quelques athées. Les amis du P. C. et de la C. G. T. nous rejoindront au lunch. Au cours de l'homélie, j'essaye de répondre à une ou deux années de recherches et de dialogues incomplets. « Qu'est-ce que l'homme selon la Bible, selon la Science, selon les aspirations de l'Humanisme contemporain (1) ? - Solitude et détresse de l'homme qui s'interroge (2) - l'Amour humain voulu par Dieu comme

(1) Cf. Ps 108 ; Gn 1, 14-31 ; *Pacem in terris* n. 12 et 13 ; voir aussi les expressions « tête terrestre d'un univers en voie de déplacement psychique », « clé structurelle de l'Univers », cité par H. de LUBAC, dans *La pensée religieuse du Père Teilhard de Chardin*, Paris, Seuil, 1962, p. 110.

(2) « ... Misère de la multitude personnelle au-dedans de nous... Et misère, aussi, de la multitude universelle autour de nous ». « ... Lassé de heurter irrémédiablement son élan aux parois d'un corps opaque, - et de ne trouver dans l'expérience sensible, toujours superficielle, le joint d'aucune chose -, et de ne rencontrer nulle part, dans les ténèbres de son âme, le passage qui mène d'un esprit à un autre, - il en vient à soupirer vers la mort, qui rendra peut-être à son être la mobilité et la communauté première... nous portons en nous la peine, sourde et anxieuse, de l'individuation par qui est entretenue la séparation et persiste la pluralité des êtres », cité par H. de LUBAC, *ibid.*, p. 49.

réunification de la personne et des êtres; unification du couple et Unité humaine (3) ».

Au cours du repas, Yves reprit ce qu'il me disait à la fin de la cérémonie : « Je te remercie pour cette cérémonie, pour tous les amis chrétiens qui sont venus, et pour tout ce que tu as dit ». Actuellement Yves et Josette participent à toutes les rencontres entre chrétiens et marxistes. Yves encourage Josette à prendre de l'activité à l'A. C. O. et à avoir un rôle de militante chrétienne dans leur quartier.

Plusieurs réflexions se dégagent pour moi à la suite de ces événements.

Un engagement commun dans l'action me paraît être un chemin indispensable pour un dialogue régulier, objectif, manifestant un partage, une solidarité avec les athées.

Le temps est nécessaire pour que l'explicitation de nos réponses soit progressive, respectant le niveau réel des questions et évitant de « tout » dire dès le début.

Tendre à formuler et à concevoir nos réponses dans les concepts mêmes de l'interlocuteur : ses schèmes de pensée, ses dominantes affectives. Partageant son cheminement, partir de la richesse de la réponse qu'il se fait ; manifester que pour nous elle est déjà satisfaisante.

La réponse puisée dans la Révélation doit apparaître comme attendue par l'expérience vécue de l'autre, comme l'aboutissement sous un éclairage nouveau d'une découverte que déjà son cœur et son intelligence commençaient à formuler.

Notre dialogue est souvent très pauvre : manque d'écoute de l'incroyant, d'où méconnaissance des questions profondes qu'il n'ose pas formuler. Ne dialoguant massivement qu'avec les chrétiens, notre synthèse religieuse n'est formulée et communicable qu'en fonction d'eux.

Un certain volume de relations avec des athées est nécessaire pour que notre conscience accepte une refonte totale et profonde. Cet éclairage nouveau nous permet de saisir les propositions de dialogue non formulées provenant de formes d'incroyance moins affirmées.

Nous avons à exprimer dans les faits un certain volume d'options sur les questions concernant gravement l'homme et le monde. Notre dialogue portant ainsi sur des valeurs fondamentales pour l'homme, provoque un besoin de se poursuivre sur les valeurs religieuses en tant qu'essentielles à la compréhension de l'homme, de son passé et de son avenir.

Il est nécessaire pour cela de travailler avec une équipe de laïcs engagés de manière structurelle dans le dialogue avec les incroyants. Ils apportent

(3) Cf. Gn 2, 18-25; « Pour s'unifier et se concentrer en soi-même, l'être doit rompre beaucoup d'attaches sensibles. Pour s'unifier avec les autres et se donner à eux, il doit porter atteinte, en apparence, aux privautés les plus jalousement cachées de son esprit et de son cœur. Pour accéder à une vie supérieure, en se centrant sur un autre Lui-même, il doit briser en soi une unité provisoire », cité par H. de LUBAC, *ibid.*, p. 59.

leur compétence technique sur l'engagement temporel, et expriment devant leurs camarades athées la solidité du lien foi-engagement. Cela représente en même temps un stimulant pour le prêtre qui cherche avec eux à formuler les questions religieuses engagées dans ce dialogue collectif.

Ensemble, entrer dans un mouvement d'accueil de l'Esprit

Chaque année je travaille quelques semaines, quelques mois, dans une entreprise agricole de culture spécialisée comportant une cinquantaine d'ouvriers; j'ai surtout travaillé en équipe avec trois d'entre eux. Ces hommes de trente-cinq à cinquante-cinq ans sont de vrais camarades. Nous sommes liés par une certaine amitié, née dans le coude à coude de ce travail fréquent, fortifiée par quelques repas dans la famille de l'un ou l'autre. L'un d'eux est particulièrement éloigné de tout ce qui touche à une foi religieuse ; il refuse en moi ce qu'il appelle « vos conneries » : messe, préparation de sa fille qui voulait se marier à l'église, etc.

Notre terrain commun de dialogue a souvent été celui-ci : comment améliorer les conditions sociales des ouvriers de l'entreprise? possibilité d'éveil de la conscience des ouvriers, d'une action commune pour améliorer les horaires, obtenir le samedi après-midi, avoir des moyens de transports plus humains, accroître les salaires, etc. Nous parlions de leur rôle propre dans ce travail d'éveil et dans les actions à mener, et aussi de mon rôle. L'un des thèmes les plus précis concernait l'utilité et la nécessité de l'action syndicale, de sa préparation; les conditions de son efficacité, ses exigences.

A travers tous ces dialogues se dégage à mes yeux une certaine conception de l'homme et de l'Eglise dont je note ici trois traits principaux.

Premier trait. A partir d'un désir de justice, pour tous, j'ai reconnu en eux la valeur de toute personne humaine, même la plus petite, et le respect de ce qui lui est dû : le primat de l'homme sur la productivité, sur le rendement ; le refus d'être considérés comme des instruments au service du profit du patron.

Second trait. Leur jugement est pessimiste sur les autres ouvriers du village et sur eux-mêmes : l'individualisme empêche de s'intéresser au bien commun, il favorise de temps à autre des bagarres entre ouvriers jusque sur le chantier ; « ça a toujours été comme ça », « ce sera toujours comme ça » disent-ils, ils reconnaissent que ça fait le jeu du patron, mais « il n'y a rien à faire ». Il ressort de tout cela une conception de l'homme fixé dans un égoïsme insurmontable, dans une impossibilité d'évoluer pour surmonter les jalousies, les divisions, le « chacun pour soi ».

Troisième trait Dieu. Nettement, pour l'un d'eux, ce n'est pas sérieux ! Les autres ont une position plus nuancée, mais ça vient très peu dans le

dialogue. Il y a davantage de réactions sur l'Eglise. Ils critiquent ce qu'ils ont vu : une Eglise loin de leur vie, bourgeoise, installée, puissante, liée à la politique (en particulier pour un espagnol, marié civilement et dont les enfants ne sont pas baptisés ; il a combattu avec les Rouges). Quelques réactions manifestent de la sympathie pour un nouveau visage de l'Eglise : des séminaristes en stage, des prêtres qui se mêlent à leur vie, sont soucieux de leurs problèmes. « Si la religion ça consiste à aider ceux qui ont faim, à partager ce qu'on a, à lutter contre la misère, alors je suis d'accord » me dit cet espagnol. Cela montre une identification entre une action en faveur des petits et des pauvres, et la vraie religion. Mais il n'y a aucune allusion à l'existence d'une transcendance par rapport à l'humain, aucune affirmation que l'Eglise serait chargée d'un message venant de Dieu et concernant la vie des hommes, leur vie.

En réfléchissant à tout cela, voici ma réaction de conscience, l'expression que j'en ai donné souvent, et aussi mon attitude.

J'ai pensé que pour ces hommes, dans leur souci de plus de justice, leur désir de faire quelque chose pour l'ensemble de l'entreprise, il y avait là l'une des valeurs les plus positives de leur vie. Cela m'appelait à être présent avec eux à ce problème, parce que là se nouait quelque chose de très profond. Pour l'annonce même de l'Evangile, il est important qu'ils parviennent à dépasser ce jugement pessimiste, ce fatalisme qui les amène à croire qu'il n'y a rien à faire ; il est important aussi qu'ils se découvrent capables d'intervenir, de s'engager en choisissant : ou bien se dépasser, ou bien continuer à vivre le « chacun pour soi ».

Cependant, au sujet de ce qu'ils appellent la vraie religion, j'ai d'abord admiré un peu trop spontanément, rapprochant leur démarche de la phrase de Jean-Baptiste « Qui a deux tuniques, qu'il partage avec celui qui n'en a pas ; et qui a de quoi manger qu'il fasse de même » (Lc 3, 11). Je me rappelle même avoir cité cette phrase. Il m'a fallu quelques temps de recul pour comprendre que la parole de cet homme pouvait demeurer très humaine ; elle n'était probablement pas une reconnaissance de la foi, mais pouvait être une simple identification entre un certain don de soi pour améliorer les conditions matérielles de la vie (un certain humanitarisme), et la vraie religion.

A défaut de langage commun, j'ai préféré donner des preuves de mon intérêt pour leurs problèmes. Tous les quatre, nous sommes allés voir un militant syndicaliste ; je l'avais simplement suggéré, mais ce sont eux qui ont décidé de le faire ; ils m'ont proposé de m'emmener avec eux en voiture. Ensemble nous avons été intéressés par cet homme nous racontant comment un syndicat avait été fondé dans une entreprise agricole similaire à la nôtre, et était devenu réellement efficace. Au retour de ce voyage, mes camarades m'ont sollicité : « Il faut nous aider, on n'est pas capable, on n'a pas de formation pour ça ». J'acceptais de les aider à mettre de l'unité dans l'entreprise, à faire prendre conscience aux autres de ce qui pouvait être fait ; pour le reste « Ce n'est pas mon rôle, c'est votre affaire à vous, je ne travaille ici que de temps en temps ».

Il me faut maintenant préciser en quoi j'ai référé mes réactions à la Révélation elle-même.

D'énormes obstacles empêchent ces hommes simples, sans culture réfléchie, de dialoguer vraiment entre eux, de dépasser des jugements durs et simplistes sur les autres, de pardonner, de sortir d'une vie refermée sur elle-même ou sur la famille, de regarder les autres, de se mettre dans leur peau, en un mot, de se dépasser eux-mêmes. Pourtant je suis certain que Jésus-Christ est justement venu pour permettre aux hommes de dépasser toutes les limites des routines, de l'égoïsme pour leur permettre, selon le mouvement de l'Esprit, une véritable ouverture aux autres, une attention, un dialogue qui rendraient l'unité possible et apporterait plus de justice.

Etant donné ce qu'ils sont, ce qu'ils connaissent de Jésus-Christ et de l'Eglise, il m'est impossible de leur dire cela clairement. J'ai pourtant essayé une fois ; il y avait eu un décès dans le village et l'un de mes camarades m'avait affirmé qu'après « tout était fini ». Je lui ai dit ma foi en cette vocation de l'homme après la mort, à cause de Jésus-Christ ; il a détourné la conversation en faisant une plaisanterie : visiblement, il refusait le dialogue sur ce plan.

Alors j'ai préféré travailler avec eux à construire l'unité avec les autres. Ils savent que je suis prêtre. J'ai cherché simplement à leur montrer une Eglise soucieuse de leurs problèmes, afin de faire « mûrir » les conditions d'un dialogue plus explicite. Mais je sens combien la mise en place de ces conditions ne dépend pas de moi seulement : il s'agit de l'attitude de l'ensemble de tous les prêtres de l'équipe sacerdotale du secteur et, plus largement aussi, de celle de l'Eglise locale.

Toutes ces réflexions sur ce que je faisais, ce que je disais ou ne disais pas, m'ont amené à approfondir ma propre connaissance de l'homme et de Dieu. Volonté de justice, engagement au service des autres : que représentent, au regard de la foi, ces réalités vécues en des hommes incroyants ? Que manifestent-elles comme travail silencieux de l'Esprit de Dieu en eux ? Le discernement n'est pas facile.

Devant cette conception d'hommes « figés » une fois pour toutes dans la division, incapables de changer sur ce point, je me suis dit que Dieu propose à l'homme un renouvellement possible, une nouveauté de vie, un dépassement perpétuel de l'égoïsme ; seul le Christ peut permettre de détruire toutes les barrières qui nous empêchent de rencontrer vraiment les autres.

Un incroyant, un marxiste par exemple, aurait pu susciter lui aussi une rencontre de ces hommes avec un militant syndicaliste. Je n'ai pas assez approfondi en quoi la motivation de mes attitudes, de mes comportements pourrait être différente de celle qu'aurait eu un incroyant à ma place. Le fait qu'en l'occurrence le militant que nous sommes allé voir soit de la C.F.D.T. ne change rien à l'affaire ; cela s'était présenté ainsi parce que, dans notre département, c'est cette centrale syndicale qui est la plus en prise avec le monde rural. S'il s'était agi de la C.G.T., j'aurais pareillement provoqué la rencontre.

Où est la différence ? Il faudrait peut-être chercher au plan des moyens employés : véritable prise de conscience, éducation de la liberté et non action psychologique ; chercher aussi au plan de l'universalité d'un certain regard sur les autres, y compris le patron. Plus profondément, je dois chercher au plan de ma conscience.

J'ai acquis la certitude que, dans cette promotion que je cherchais pour ces hommes et les autres ouvriers de l'entreprise, l'humain et les techniques humaines n'étaient pas seules en jeu ; une autre force était en action : le mouvement de l'Esprit de Dieu. Peu à peu, d'autres rencontres aidant, une lumière s'est faite pour moi sur ce point : il y a une solidarité entre mon accueil de l'Esprit et la mise en route, même inconsciente, de ces incroyants. Je m'explique.

Cet accueil de l'Esprit est déjà lui-même une solidarité d'Eglise : il s'agit de mon propre accueil de l'Esprit, mais aussi de celui des autres membres de l'équipe et des laïcs chrétiens de la région, de tous ceux pour lesquels la foi, les sacrements et la prière comptent. Par un dépassement d'eux-mêmes, un service des autres, les incroyants entrent eux aussi dans ce même mouvement d'accueil de l'Esprit ; ils cheminent vers la foi. Ce type de solidarité nous prépare les uns et les autres à recevoir l'annonce explicite de Jésus-Christ, lorsque l'heure est venue...

Ces hommes rencontrent de grandes difficultés pour « avancer », devenir des hommes « libres », serviteurs des autres, pour découvrir que Jésus-Christ concerne la réussite de leur vie humaine actuelle ; c'est par mon affrontement à ces difficultés, en les partageant, que s'est approfondi dans ma conscience le sens de cette solidarité entre la croissance de ma vie de foi (celle de l'Eglise locale), et leur évangélisation.

Bien sûr, je ne puis limiter l'évangélisation à ce problème de solidarité. Tout n'est pas fait quand on a perçu cette solidarité. Rien n'est « fait » même ! Les signes restent à poser, les comportements à manifester, le baptême à proposer.

Je ne puis limiter les conditions de cet approfondissement à ma prière personnelle, à mon ressourcement personnel, à ma compréhension personnelle ; cela nécessite et appelle une véritable vie en Eglise : l'Eucharistie mieux vécue et comprise, la réflexion menée ensemble, prêtres et laïcs, la confrontation de nos recherches vécues au sein même de la Mission.

Ils n'ont pas eu à choisir pour ou contre le Christ

Un chantier naval ayant fermé ses portes, Christian, vingt-trois ans, est devenu docker. Luc et François sont manœuvres dans la Métallurgie. Jeanine, licenciée de sa maison de Confection, se retrouve à une machine dans une usine de contreplaqué. Trois d'entre eux ont sensiblement le même âge et sont mariés depuis un an ; le quatrième a trente ans, marié il a maintenant deux enfants.

A la suite d'un premier temps de dialogue avec moi, chacun a accepté de se retrouver avec les autres pour un cheminement catéchuménat. Deux se sont engagés dans le baptême ; les deux autres remettant à plus tard une telle décision. Leurs difficultés à croire pourraient bien rejoindre celles de beaucoup d'hommes aujourd'hui, baptisés ou non.

Non seulement ils se disent étrangers à l'Eglise, mais ils ne voient pas ce que peut être la foi. Ils s'informent. Ils ne comprennent pas comment ces problèmes religieux peuvent se poser dans leur vie : en fait, ils n'en sentent pas le besoin.

Vouloir tout expliquer, répondre aux grandes questions de la vie : ce type de démarche intellectuelle ne m'a pas paru les intéresser. Un Dieu reconnu comme Raison finale du Monde, comme Absolu, source de toutes les valeurs n'était pas requis dans leur démarche.

La vie quotidienne leur apporte au contraire l'expérience d'un monde réel, ayant sa consistance propre et s'expliquant au niveau de l'enchaînement des phénomènes. Ils trouvent une certaine sécurité dans l'intimité du foyer ; le travail leur apparaît comme une obligation, une vie de peines, sans intérêt, sans aspect créateur, dont la seule valeur est d'être une source de revenus pour la subsistance ou le confort.

L'ouverture aux autres, la sensibilité aux problèmes collectifs tels que les licenciements, sont réelles pour eux, mais saisies à partir des conséquences sur les individus. Ils n'ont pas conscience de la nécessité d'un engagement pour mettre en place des structures qui permettent de construire un monde juste. Ils sont d'accord cependant pour réagir contre des conséquences concrètes de l'injustice, revendiquer contre les excès flagrants de l'exploitation.

Pour eux, l'expérience humaine est importante, mais elle semble se suffire à elle-même : c'est le sens de la grandeur de l'amour et de l'amitié ; le sérieux humain d'un ménage considéré comme un véritable foyer. Dieu n'a pas à intervenir là-dedans. Le Dieu chrétien donne l'impression de ne pas être concret, plutôt surajouté, au niveau des idées.

Pourtant, le fait « Eglise » est important. Malgré toutes les critiques qu'ils ramènent sans cesse, l'Eglise est pour eux porteuse d'une interrogation. C'est parce qu'ils connaissent des gens chrétiens, c'est-à-dire plus ou moins liés à cet ensemble d'Eglise, que ces choses-là les intéressent, qu'ils veulent se renseigner.

Les réactions de ces quatre jeunes ouvriers, sur la vie et sur Dieu, ont posé des questions à ma foi chrétienne. Cinq d'entre elles se dégagent plus nettement.

L'existence de ces gens « a-chrétiens » m'a fait mieux saisir ce qu'était une conscience d'homme qui n'a pas eu à choisir pour ou contre le Christ, C'est là toute une gamme de non-chrétiens que j'avais peu

rencontrée. J'étais plus habitué à voir des gens informés d'une certaine manière sur le christianisme, mais réticents ou opposés. Que signifie pour ma foi ce fait de gens si peu familiarisés à l'idée de Dieu, même vu comme un vague personnage ?

Il est vrai que cette méconnaissance du « religieux », cette absence même d'un besoin de religion naturelle se rencontre plus fréquemment chez les jeunes de vingt à vingt-cinq ans. A cet âge, ils sont pris tout entiers dans l'élan constructeur de leur vie personnelle, surtout celui de leur avenir et de leur foyer ; ils sont comme « tétanisés » par leur foi en l'humain. Hypnotisés par l'aujourd'hui, ils n'ont pas fait le tour de toutes les réalités de la vie. Leur expérience actuelle ne recouvre pas une conscience du « tout » de l'homme et de ses relations avec le monde.

Dans ce dialogue souvent amical, j'ai mieux pris conscience du christianisme comme Mystère de Dieu, dont nous sommes les dépositaires et les ministres. Je n'ai pas pu « disposer » du christianisme, m'en « servir » pour argumenter, pour convaincre. Mon raisonnement intéressait ; il ne faisait pas le poids, ne touchait pas au cœur du vrai problème que je pouvais cerner ainsi : pourquoi Dieu me semble-t-il si proche, si évident ? Pourquoi Dieu semble-t-il à ces gens-là si étranger, si inutile ? Et aussi le don de la Foi, la gratuité de la Grâce, le sens de la prière, que sont-ils ?

Évangéliser, ce n'est pas seulement mettre en place et en situation l'Eglise, le missionnaire, comme extérieur à l'homme... ; ce n'est pas seulement créer de nouvelles structures mieux adaptées à l'annonce de l'Evangile aujourd'hui. Le message évangélique lui-même, s'il est donné objectif et révélé, n'est pas une doctrine à apporter de l'extérieur. Il est invitation au dialogue, partie du dialogue. Il est bien tout autre que l'homme, mais relatif à l'homme dans sa capacité d'être une conscience qui se réalise dans l'ouverture à l'autre.

L'évangélisation est la Rencontre de la Parole divine au cœur des interrogations et des modalités de situations et de conscience des hommes.

Il ne m'a pas semblé, dans ces cas précis, que ma manière chrétienne de voir l'homme se heurtait à une vision opposée à la leur. Ma réflexion est rapide, il faudrait voir de plus près. Dans les réalités toutes simples de la vie quotidienne, j'ai trouvé chez ces gens-là des valeurs de droiture, d'honnêteté, d'estime, de dialogue, d'amitié, tout cela vécu pour soi-même, « parce que l'homme est fait ainsi » disaient-ils.

J'ai cherché à montrer le rattachement de toutes ces valeurs à Dieu Juste, Bon, Père, à Dieu qui veut le dialogue avec l'homme. Ce rattachement de tout l'humain au Seigneur ne leur paraissait pas une démarche tellement nécessaire. Et moi, je ne savais exprimer comment cela avait une telle importance pour moi : savoir que tout est rattaché à Dieu Père.

Parfois, j'ai pu ouvrir ces gens à des perspectives plus larges de leur responsabilité dans la vie, les aider à déborder des soucis trop fermés sur le cadre de la famille. Je n'ai pu me dire si je faisais cela parce que j'étais humainement plus éveillé qu'eux sur la place de l'homme dans le

monde, ou parce que ma foi était un élément déterminant qui me faisait voir la vie ainsi. J'ai eu peur de mettre explicitement en avant les raisons de foi, pour ne pas en faire à leur égard une sorte de « moteur auxiliaire » d'une éducation humaine pour laquelle des raisons d'ordre humain suffisaient. Dans ces cas précis j'ai eu conscience, par contre, que le christianisme pouvait aider les hommes à prendre conscience de leur vraie dimension d'homme.

Ma foi dans l'Eglise s'est trouvée aussi concernée. On dit souvent que l'Eglise est un obstacle à la foi, et c'est vrai. N'empêche que ces gens ont senti que l'Eglise collectivement était porteuse, peut-être pas d'un message, mais d'une manière commune à des personnes de voir la vie. En définitive, pour eux, c'est en référence à l'Eglise que s'est posé concrètement le problème de l'existence de Dieu.

L'ensemble du témoignage de l'Eglise, avec toutes ses structures, est global et lourd ; parfois même équivoque parce que lointain, étranger à celui qui n'est pas dans le coup. Il est quand même la référence à laquelle renvoie le non-chrétien : « Oui, mais ton Eglise... » - « Ce qu'on veut savoir, c'est ce que pense tout cet ensemble de gens baptisés qui sont allés au catéchisme ».

Cet ensemble de chrétiens n'est sans doute pas capable de rendre compte de sa foi. Pourtant si le Christ révèle le Père dans la vie de son Eglise, c'est là que ma foi est interrogée. Quelle révélation cette Eglise locale anonyme, disparate, peut-elle faire ? Peu à peu les hommes se rendent compte de ce qu'il y a dessous ; pour l'instant, ils sont frappés par le comportement chrétien ; que rencontreront-ils dans les consciences ?

J'ai mieux compris que le Christ est « actuel » dans la conscience des chrétiens qui dialoguent avec les hommes. Les structures seules frappent l'attention : elles peuvent être un signe ambigu. Ce qui est important au plan de l'évolution de la conscience d'un non-chrétien, c'est la présence de gens chrétiens à son niveau qui puissent voir les points concrets de conversion et d'engagement. Sinon, on fait entrer dans un système de pensée.

L'Eglise est non seulement un Monde de pensée, mais un faisceau de consciences imprégnées de la vie de Jésus-Christ, transformées radicalement par cette même Vie.

Cela nous pousse en un même mouvement, à vivre au niveau des gens et avec eux, à « digérer » le Mystère Chrétien dans les appels et les passivités des consciences précises des hommes d'aujourd'hui.

C'est pourquoi Dieu l'a ressuscité

Il fait nuit dans l'hôpital. Deux internes, deux infirmières et moi-même sommes autour d'un gosse de sept ans qui est en train de mourir après une opération à cœur ouvert.

L'une des infirmières se tourne vers moi, révoltée : « Et vous ? vous trouvez ça normal ? »... Je continue à maintenir l'enfant : « Si je trouvais ça normal, je ne serais pas là ! ». Tout le monde se tait... On continue la respiration artificielle. Arrive un assistant. Un interne lui demande si on peut arrêter la respiration artificielle, car de toute façon le gosse est déjà décérébré. « Continuez », répond-il. Deux heures plus tard, avec la surveillante, je descends le gosse à la morgue.

La nuit suivante j'avais une discussion avec l'infirmière qui m'avait posé la question ; elle n'est pas chrétienne.

Le médecin assistant respecte la vie : pour lui, il faut la maintenir à tout prix. Les autres respectent le mort. Tous se révoltent devant la souffrance et la mort d'un gosse ; ils mènent une lutte qui ne ménage pas ses forces pour le sauver. Une question demeure : faut-il continuer à faire vivre un gosse qui, s'il revient à lui, sera certainement idiot ? Non, pense l'infirmière. Mais elle dit aussi qu'il existe un Dieu, et que cet enfant innocent doit être heureux maintenant. Elle ne comprend pas que je sois révolté devant cette mort pour elle un chrétien devrait être résigné.

En répondant que si je trouvais ça normal je ne serais pas là, j'exprimais un peu ma réaction de conscience. J'étais révolté comme eux, je luttais comme eux. Je crois que je représentais un peu l'Eglise ; la question qui m'était posée l'était vraiment à l'Eglise. Ça m'a paru d'un seul coup très important que je sois là avec eux, à ce moment-là, bien que je fusse comme eux totalement impuissant devant « ça ».

Je me rappelle avoir pensé au Christ devant le mort. Peut-être ma présence a-t-elle mieux permis à toute cette lutte, à cette révolte, de rejoindre la lutte et la révolte de Jésus-Christ devant cette même mort.

Rentrant chez moi de bonne heure le matin, j'ai prié avant de me coucher. Me référer- à Jésus-Christ devant la mort allait de soi ; la révolte de Job aussi. J'ai compris que cette révolte pouvait être prière, qu'elle pouvait s'adresser à Quelqu'un, et que peut-être c'était le cri de révolte de Jésus (joint à la lutte de toute sa vie) parce que ce cri était adressé au Père, et qu'il était le gage de sa résurrection... « C'est pourquoi Dieu l'a ressuscité ».

Peut-être mon attitude, dans son fond, a-t-elle été chrétienne ; j'ai vraiment cru ce jour-là que l'amour avait vaincu la mort, que Jésus était ressuscité. Mais alors, pourquoi les autres ne savent-ils pas cela ? Pourquoi ne savent-ils pas vers qui crier ?

J'ai mieux compris que la foi en Jésus-Christ ne diminuait en rien cette attitude de révolte et de lutte contre la mort, mais qu'elle permettait simplement de vivre cette révolte et cette lutte avec Jésus, devant le Père. Devant la non-foi de ceux qui m'entouraient, plusieurs faits m'ont paru très importants que quelqu'un soit là au nom de Jésus-Christ ; que la communion avec eux, avec tout ce qu'ils sont, exige pour être sincère que de mon côté je sois réellement moi-même que je puisse dire mon espérance au cœur même de notre lutte commune contre la souffrance et la mort.

« Tu vois les choses comme à travers un carreau »

Jacques et Françoise sont des paysans.

J'ai connu Françoise en arrivant dans le pays, puis Jacques dans la même année. Jacques est du pays. Tous deux sont de ceux qui ont le plus marqué ma vie depuis que je suis prêtre. Durant sept ans, une véritable amitié s'est forgée. Ils m'ont aidé, je les aide.

Je les ai connus avant leur mariage. Avec Françoise, on lisait Abraham, Jacques est venu avec nous deux ou trois fois. Il trouvait drôle qu'on lise des histoires si vieilles. On se retrouvait alors au plan de la conscience.

Trois moments-clés ont marqué notre amitié. La mort de leur premier et de leur deuxième enfant ; la naissance de Bertrand qui est vivant.

L'amitié se forge avec la dureté des événements. C'est au creux de l'amitié qu'on se découvre l'un l'autre. Six ans ont été nécessaires pour que Jacques me dise clairement :

*« On est d'accord sur les mêmes choses
l'amour, la justice...
Mais toi,
Tu vois les choses comme à travers un carreau,
Pour moi,
Les choses, elles sont ce qu'elles sont ».*

Ce jour-là, Jacques me disait qui il était.

Il me disait aussi ce que j'étais à ses yeux.

Jusqu'à ce jour, Françoise pensait que Jacques partageait sa foi. Elle regrettait de ne pouvoir aller avec lui à des réunions de « laïcs ». Mais je crois bien qu'elle pensait que Jacques, bientôt, l'accompagnerait :

*« Il a la foi, disait-elle,
Dans la mesure où je l'ai ».*

Dans une veillée, cet hiver, Jacques disait

« Je vois Françoise sans la foi ».

Et Françoise :

*« Je vois Jacques comme s'il avait la foi.
On est d'accord, ça ne nous gêne pas pour vivre ».*

A cette question que je lui posais :

« Qu'est-ce qu'évoque Dieu pour toi ? ».

Il me répondit :

« Une superstition.

Je te le dis tel que je le pense. Regarde l'histoire : toutes les politiques ont mis Dieu à leur service.

Quand on a des coups durs dans la vie, on essaie de repartir.

Pourquoi chercher des explications ailleurs ?

La science avance aujourd'hui.

Il n'y en a pas beaucoup qui doivent te parler comme ça,

Car tu es quand même un représentant de l'Eglise,

Moi, vois-tu, j'essaie de vivre suivant la logique : être honnête, droit. Je ne sais pas comment te dire cela. L'amour, c'est premier le matériel passe après ».

Cela me faisait penser à cette fille de vingt ans, venue me demander ce que signifiait le baptême qu'elle avait reçu à sept ans :

« Pourquoi est-ce qu'on l'appelle Dieu ?

On pourrait l'appeler par un autre nom ? ».

A une question posée dans une enquête auprès des chrétiens du secteur « Qu'attendez-vous du prêtre? », Jacques avait répondu sur la feuille de Françoise :

« ... Son amitié, pour parler librement avec lui.

Pour moi, le prêtre, avant, c'était l'homme qui officiait, allait voir les gens pour avoir de l'argent.

Maintenant, le prêtre, il fait corps avec les gens ».

A ses parents, Jacques dit

« Voyez X... et Y..., ils ont vraiment la vocation ».

A Françoise :

« Pour toi, la foi, c'est vivant ».

Cet événement permanent, cette amitié qui peu à peu s'est tissée entre nous, ces rencontres successives qui ont permis à chacun de découvrir ce qu'il était aux yeux de l'autre, et de lui dire en retour ce qu'il avait conscience d'être en vérité : tout cela m'a fait réfléchir.

Ma première réaction de conscience a été celle-ci il faut partager longtemps le même univers pour arriver à passer, de conversations banales qui n'engagent pas, à un dialogue vrai et fécond.

Il nous a fallu six ans pour arriver à se dire les différences et les ressemblances qu'il y avait entre nous.

Personnellement, je me retrouve dans bien des réactions de Jacques :

- Refus de toute superstition. Un jour Jacques m'a demandé d'aller voir un de ses cousins qui se croyait ensorcelé :

« Il verra que tu n'y crois pas,

Ça l'aidera à prendre ses responsabilités ».

- Volonté de ne pas se faire « avoir ». Ce goût pour la liberté, l'indépendance, je le partage. C'est librement que l'homme s'engage ; non par crainte, mais parce qu'il sait que c'est valable.

- Refus des cléricatismes une église, un parti, qui dirigent les consciences ; une église liée à l'argent, à une politique.

Avec Jacques, dès le début, j'ai essayé d'être clair, de parler d'homme à homme.

Avec lui, je crois aux engagements syndicaux qu'il prend. Sa vie m'interroge :

*« Et toi, que fais-tu enfoui dans ton coin ?
Quelle pierre apportes-tu au bien-être commun ?
Ton pourrissement, n'est-ce pas tout simplement de l'égoïsme ? ».*

Je pense à ce gars qui me dit :

« Faut-il être c... pour s'abrutir chez X... ! ».

Ils m'ont aidé à décider d'aller faire un centre de F.P.A. Ils m'ont souvent parlé de mon travail.

Je crois aussi que la rencontre de Jacques et de Françoise est pour quelque chose dans cette question que je pose aujourd'hui de rejoindre le mouvement des ruraux-ouvriers, en allant travailler à la ville voisine.

Avec Jacques, je crois à l'amitié. C'est peut-être là que je le rejoins au plus profond. J'étais avec Jacques et Françoise quand ils ont perdu leurs deux enfants. J'aurais voulu les porter vivant avec eux. Plus tard, j'étais heureux de voir leur dernier vivre.

Jacques s'est toujours intéressé aux décisions que nous avions à prendre, même sur des sujets qui, apparemment, ne le concernaient que de très loin. Par exemple, au sujet des messes que l'on nous demande comme une sorte de magie, sa position a toujours été : « n'allez pas trop vite ».

L'amitié vécue avec Jacques et Françoise - et avec d'autres aussi - m'a fait comprendre un peu plus cette parole du Christ : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et comme je voudrais qu'il fût allumé. Je voudrais recevoir un baptême... » (Lc 12,49).

Le feu de la Pentecôte n'a-t-il pas donné aux apôtres de se faire comprendre dans toutes les langues ?

Aujourd'hui, n'est-ce pas lui qui est là, plus intérieur à nous-mêmes que nous-mêmes ne le sommes, enlevant les barrières lorsque nous dialoguons ensemble sur ce qui fait l'enjeu de notre vie ?

Pour moi, c'est devenu une évidence

Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme ne se livre que lorsqu'une amitié solide s'est nouée entre les hommes.

Il y a une parole de Jacques à laquelle je reviens souvent : « Tu vois les choses comme à travers un carreau ».

Ce « carreau » m'a longtemps travaillé. Cette question posée par

quelqu'un d'autre m'est devenue intérieure. On en a souvent parlé en équipe.

Est-ce un carreau déformant la réalité ? Une idéologie à laquelle les chrétiens ramèneraient toutes choses, comme le fait l'idéologie marxiste ? Et pourtant, comme dit Jacques, « on se retrouve sur les mêmes choses ».

Cette question, je l'ai ruminée et je la rumine encore. Ce carreau, c'est ma vie.

S'il est déformant, si Jésus-Christ n'est pas « la profondeur de l'homme », je cours en vain.

Cette question m'a fait approfondir ce qu'est le baptême, et aussi ce pour quoi je suis venu dans ce pays.

Ce « carreau » ne me permet pas d'exprimer la réalité de la foi. Je préfère les mots de Justin et d'Irénée lorsqu'ils parlent du baptême comme étant une « illumination », une « régénération ».

En équipe, nous avons fait une approche de tout cela, me semble-t-il, dans cet exemple :

Bertrand, le fils de Jacques et de Françoise, vu et aimé par son père et sa mère - et également vu et aimé par l'étranger que je suis -, c'est bien le même enfant. Mais le cœur des parents est illuminé d'une façon spéciale ; ils sont le père et la mère.

En reprenant cet exemple, j'ai dialogué de nouveau avec Jacques et Françoise sur ce que pouvait être ce « carreau » qui est, pour moi, la foi.

Dieu, pour moi, c'est celui qu'on appelle le Père du Ciel et de la Terre. Dans l'Eglise, j'ai appris que j'étais devenu « fils ». C'est cette vocation de « fils » que j'exprime mal parce que, en réalité, je ne vis pas assez comme un fils.

Le dialogue n'a guère été plus loin. Je ne sais s'il ira plus loin. Mon désir est qu'il s'approfondisse. C'est une exigence de l'amitié. L'isolement tue. L'amitié fait grandir.

*« J'attendais personne,
Et tu es venu !*

Telle fut la réaction d'un ami ouvrier que j'étais allé voir au sana.

Depuis mon arrivée ici, je me suis souvent demandé quel était le sens de ma vie. Interrogé directement ou indirectement, je me suis senti quelquefois en trop dans ce pays, porteur de quelque chose, d'un dépôt que je n'arrivais plus à définir.

Aujourd'hui, ce quelque chose, ce dépôt, je crois que c'est quelqu'un qui vient.

L'originalité de la Foi

Nature et expression de l'identité chrétienne

Rémi CRESPIN

INTRODUCTION :

Genèse et importance de la question

Après avoir été posée de multiples façons dans les *réponses individuelles* (1), la question a été massivement reprise dans les carrefours des Sessions régionales. C'est elle qui a été citée le plus fréquemment parmi les « sujets à éclairer en priorité » (près de 90 % des carrefours l'ont inscrite sous cette rubrique).

Elle est formulée, le plus souvent, à partir de la rencontre de non chrétiens à la fois conscients de leur incroyance (ou de leur croyance non chrétienne) et pétris de qualités humaines incontestables. On se demande alors : « Qu'est-ce que la Foi pourrait bien leur apporter de plus (ou d'autre) ? En quoi sommes-nous différents ? ».

Quand on approfondit des interrogations de ce genre, on s'aperçoit vite qu'on ne peut échapper à une question plus radicale : « Au fond, qu'est-ce que la Foi, ». Plusieurs carrefours n'ont pas hésité à l'énoncer en ces termes.

Une question vitale

Cette formulation nous conduit effectivement au problème fondamental. Elle peut cependant paraître théorique, extérieure à nous, et semble tout bonnement introduire à l'étude d'un traité de la Foi.

(1) Ce texte a été mis au point après les Sessions Régionales, à partir de l'« éclairage » donné à Rochefort-du-Gard, les 15 et 16 mars 1966.

Or ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Le tout n'est pas de savoir, mais de vivre. Et c'est pour vivre que nous avons besoin de répondre à cette question très profonde, très intime, qui nous met en cause immédiatement et personnellement.

La question fondamentale que nous pose l'expérience de la rencontre des non-chrétiens, c'est la question de notre propre identité chrétienne, la question de ce que nous sommes, nous qui professons la foi en Jésus-Christ non comme une opinion, mais comme la signification ultime de notre existence et la raison dernière de la vie que nous avons choisie.

Une question inéluctable

On ne peut éluder cette question, ni la récuser à priori comme une tentation de narcissisme, un penchant malsain à s'analyser soi-même au lieu d'aller résolument vers l'autre.

Lorsque nous allons vers un objet, dans une démarche de curiosité, nous n'avons pas besoin de regarder en nous-mêmes : il nous importe peu, à ce moment-là, de savoir qui nous sommes. Mais lorsque nous allons vers quelqu'un, à la rencontre d'une personne, à la recherche d'un dialogue, nous ne pouvons négliger cette question de notre propre identité, nous ne pouvons renoncer à la conscience de ce que nous sommes.

Sinon il n'y aurait pas de rencontre véritable, ni de dialogue possible : notre interlocuteur ne trouverait en face de lui qu'un vide, ou un écho. Et nous l'aurions finalement traité en objet : nous ne lui aurions pas permis de nous questionner, de nous interpeller.

Une question neuve

La question de l'identité chrétienne, et de la nature exacte de notre foi, est donc posée en vertu des lois mêmes du dialogue que nous cherchons à établir : elle prend normalement une acuité nouvelle à partir de la rencontre effective des non-chrétiens, surtout lorsqu'on partage habituellement leurs conditions de vie, leurs activités et leurs engagements.

Le problème pouvait être ignoré par des chrétiens dont la vie s'inscrivait tout entière dans le cadre d'institutions chrétiennes. Leur identité chrétienne était visiblement signifiée par la « couleur » des institutions auxquelles ils participaient. Assurément cette expression sociologique ne constituait pas forcément une expression fidèle de la Foi. Elle suffisait du moins à marquer une différenciation, une particularisation, et le cadre institutionnel fournissait des repères concrets, permettant aux chrétiens de se situer et d'orienter le choix de leurs attitudes et de leurs activités.

L'interrogation radicale naît de la proximité, de la « mixité », de la collaboration, de la communauté d'opinions et d'options entre chrétiens et non-chrétiens. Dans un domaine plus restreint, on peut faire une remarque

Semblable : on ne s'est jamais tant interrogé sur ce qu'est le prêtre que depuis l'abandon de la soutane et depuis que certains prêtres au moins ont pu partager des modes de vie, des activités et des engagements réputés laïques ». Quant aux laïcs, nous les voyons fréquemment se demander, eux aussi, ce qu'est un chrétien, lorsqu'ils participent pleinement à la vie profane sans étiquette confessionnelle. Et beaucoup, faute d'une réponse à cette question, rompent avec l'Eglise, ou ne conservent qu'une appartenance chrétienne « marginale », cantonnée dans un secteur réservé et secondaire de leur existence.

Une question posée par la conscience, à partir de l'expérience

Dire que la question naît de l'expérience de la rencontre avec des non-chrétiens, cela n'implique pas qu'elle surgisse automatiquement. Elle se pose souvent au terme d'un long cheminement. Il arrive aussi qu'elle ne soit jamais clairement formulée et réellement prise en considération.

Tant qu'on cherche à rejoindre, à être semblable, à communier, c'est, en principe, qu'on reste conscient d'être différent. La différence dont on reste conscient n'est pas d'abord, cependant, celle qui tient par nature à notre identité chrétienne et à l'originalité de notre foi. C'est plutôt, généralement, une distance sociologique, qu'on veut à tout prix réduire.

Dans cette perspective, on cherche surtout à faire oublier la différence. On est préoccupé de ce qui sépare des autres, attentif à ce qu'ils font d'autre, à ce qu'ils ont d'autre, à ce qu'ils sont d'autre, plus qu'à son identité propre. De celle-ci, progressivement, on arrive ainsi parfois à se désintéresser, à perdre plus ou moins conscience.

Lorsque la jonction, l'assimilation, la communion sont réalisées, normalement, le conscience - la conscience de soi - se réveille. Mais il arrive aussi qu'elle s'en trouve incapable, s'étant totalement dissoute dans l'image d'un modèle trop longtemps et trop absolument poursuivi. Il ne s'agit plus alors de communion, mais d'aliénation : en cherchant à rejoindre les autres, on peut ainsi se perdre, lorsqu'on cesse d'être soi-même ou simplement d'être conscient de soi-même.

Généralement, l'expérience de la rencontre du non-chrétien fait mettre l'accent, d'emblée, sur ce qu'on découvre de commun, de semblable, entre lui et nous. Et cela d'autant plus que la rencontre se situe sur un terrain profane, où la Foi ne trouve pas l'occasion de s'exprimer en termes spécifiques et stéréotypés, cocote elle peut le faire dans le cadre de l'institution ecclésiale. Les activités, les engagements, les options, les valeurs sont massivement les mêmes, et l'on y participe sans arrière-pensée. N'est-ce pas ce terrain commun que l'on cherchait précisément ?

La question de la différence, de l'identité propre de l'interlocuteur et de soi-même ne vient donc pas spontanément, instinctivement. Elle ne procède pas des données immédiates de l'expérience. Elle suppose une dé-

marche réflexive, une démarche de la conscience. Cette démarche peut être le fait de l'interlocuteur non-chrétien qui, nous sentant si proche de lui à bien des égards, si semblable à lui, finit par se demander - et par nous demander, parfois - ce que ça peut bien signifier pour nous d'être chrétien, d'avoir la Foi... De notre côté - si nous n'avons pas totalement démissionné, ni renoncé à interroger notre conscience --, nous ne pouvons manquer de nous demander ce que ça peut faire, ce que ça peut être, pour lui de n'être pas chrétien et pour nous de l'être. Ainsi naît la question fondamentale que nous avons citée en commençant.

Pour orienter la recherche

Cette analyse est évidemment trop rapide, et forcément sommaire. Elle n'avait pour but que de situer la question, d'en rappeler l'enjeu, et de souligner, dans le processus qui la fait surgir, la nécessaire interférence de l'expérience et de la conscience.

S'il faut ainsi dépasser les données immédiates de l'expérience pour arriver à formuler la question, on devine que la réponse ne nous sera pas donnée automatiquement, sans un effort de recherche.

Mais dans *quel registre*, dans *quelle problématique* allons-nous trouver des éléments, des repères pour avancer ? Pour situer correctement l'un par rapport à l'autre le non-chrétien que nous rencontrons et le chrétien que nous sommes, pour définir leur originalité et leur identité respectives, à *quel point de vue*, dans *quelle perspective*, dans *quelle ligne de recherche* faut-il se placer ?

C'est à cette question précise qu'essaient de répondre les quatre chapitres suivants. Ils visent donc seulement à orienter la recherche, et non pas à conclure : la solution n'est, pas davantage que le problème posé, d'ordre théorique. Ils proposent une démarche critique, éliminant successivement les problématiques stériles, avant d'indiquer où se situe l'orientation féconde.

Le caractère radical de la critique pourra surprendre : il importe, pour l'apprécier, de ne pas perdre de vue la nature exacte du problème que nous tentons d'éclairer. Beaucoup d'éléments, dont la pertinence sera ici récusée, trouveraient évidemment une place positive dans la perspective d'autres recherches qui nous sont familières (concernant par exemple les étapes de l'évangélisation, ou la responsabilité « séculière » de l'Eglise, du chrétien ou du prêtre...).

L'EXAMEN DES COMPORTEMENTS

On cherche souvent la réponse sur le terrain même où se pose la question, le terrain des activités profanes que partagent chrétiens et non-chrétiens. Non pas, bien sûr, dans les aspects purement mécaniques ou techniques de ces activités communes : la Foi n'implique pas une manière originale de manier un outil et ne donne pas une habilité spéciale pour s'en servir. Si ces activités méritent examen, c'est dans la mesure où elles comportent un engagement de la conscience, et sont susceptibles d'une appréciation morale, c'est dans la mesure où il s'agit véritablement d'actes humains.

Toutes les manières d'agir, ou les manières d'être dans l'action, ne se valent pas. Est-ce que le discernement de la meilleure manière ne permettrait pas d'identifier une manière chrétienne, un comportement chrétien, et, par suite, dans celui qui l'adopte, un chrétien ?

Quand on suit cette perspective, il semble que la recherche s'oriente surtout dans trois directions :

Chercher la nuance particulière dans les manières d'agir

Certains cherchent, au niveau du comportement dans l'action commune, des nuances qualitatives qui pourraient caractériser ce qui est proprement chrétien, et permettre d'identifier le chrétien véritable.

C'est fréquemment en ces termes que les laïcs militants se posent la question et interrogent leur aumônier : dans telle action syndicale, que nous menons avec des camarades non-chrétiens, qu'est-ce qui nous distingue, nous les chrétiens ? En quoi pouvons-nous signifier notre identité chrétienne, et témoigner de Jésus-Christ ? Que pouvons-nous faire d'autre ou de plus ?...

Et souvent on s'embarque effectivement dans cette voie. On évoque le pardon, l'attention aux plus pauvres, l'exclusion de la haine et du découragement. Autant de choses qui sont, certes, dans la logique de la Foi et la fidélité à l'Evangile. Et pourtant on reste généralement insatisfait, dans la mesure où l'on constate que des non-chrétiens en font autant...

Cette insatisfaction est la nôtre, depuis que nous avons rencontré des hommes honnêtes, dévoués, généreux, avec lesquels nous pouvions collaborer sans autre souci que de ne pas leur être trop inférieurs... Des chrétiens « implicites », des frères dans la Foi qui n'attendaient que de se savoir frères, et croyants, et chrétiens ? Mais ils savaient ce qu'ils étaient, ce qu'ils voulaient être; pour ne pas être en reste d'honnêteté, nous avons dû les croire, et renoncer à ce baptême clandestin...

Il répugne d'ailleurs à notre conception du christianisme de l'introduire ainsi subrepticement, comme en fraude, et en tout cas à la limite. Alors

que nous prêchons et nous efforçons de vivre une Foi qui éclaire et anime toute la vie, comment pourrions-nous l'identifier dans une petite nuance du comportement, un luxe, une fioriture ? Nous sommes légitimement en défiance à l'égard d'une présentation du surnaturel qui le situe comme un surplus.

Nous savons en outre l'ambiguïté des comportements. Le Christ l'a constamment dénoncée lui-même, à l'encontre des pharisiens scrupuleusement attachés aux observances légales. La qualité objective des actes n'est pas la mesure infaillible de la qualité du cœur, ni l'exacte expression de la conscience dont ils procèdent.

Nous savons aussi, depuis saint Paul, que nos actes, si bons soient-ils, ne sauraient nous sauver. Ils doivent, certes, correspondre à l'adhésion donnée au Dessein du Père, mais ils ne peuvent en tenir lieu. Les œuvres sont garantes du sérieux de la Foi : c'est le rôle que leur fixe saint Jacques, redoutant une adhésion toute formelle. Mais elles ne sont pas la Foi, et peuvent même empêcher d'y accéder ceux qui leur accordent une attention et une importance excessives. Le souci du bien peut conduire à la Foi, mais également en détourner.

Il faut enregistrer ici une objection. Lorsqu'on argue de la rencontre d'incroyants conscients et structurés, dont le comportement soutient aisément la comparaison avec celui des meilleurs chrétiens, on s'entend parfois répliquer que c'est prendre appui sur des cas exceptionnels, des cas limites. Et si l'on reconnaît que ces cas-limites suffisent à fonder le droit, on conteste cependant qu'ils puissent engendrer une vision réaliste des choses. On admet que le non-chrétien peut avoir, en droit, un comportement de qualité égale ou même supérieure à celui de la plupart des chrétiens, mais on fait observer que concrètement, dans tel et tel cas précis, les chrétiens ont témoigné, en fait, par une attitude plus charitable, plus évangélique...

Les statistiques sont difficiles, en pareille matière, et n'éclaireraient sans doute guère le débat. Mieux vaut admettre les observations dont fait état l'objection, et réfléchir à la portée qu'on peut légitimement leur accorder.

La rencontre d'hommes dont la conduite est irréprochable et qui professent consciemment n'être pas chrétiens peut être exceptionnelle. Elle ne saurait pourtant nous laisser indifférents. Elle est au contraire d'un grand prix pour l'Eglise et pour chacun des croyants. Elle oblige en effet à répudier toute attitude de condescendance ou de paternalisme à l'égard de ceux qui ne partagent pas notre Foi. Elle provoque à une purification et un progrès dans la compréhension de ce que nous sommes et de ce que nous croyons. N'est-ce pas régulièrement par l'affrontement de civilisations structurées et solides que l'Eglise a été amenée à un inventaire plus approfondi de son Message et de son Mystère ?

aque les non-chrétiens ? Que la grâce chrétienne redresse, guérit la conscience humaine, naturellement capable de bien, mais universellement abîmée, faussée par le péché.

Faut-il reconnaître dans cette guérison l'essentiel, le spécifique du mystère chrétien ? Le Dessein de Dieu, réalisé en Jésus-Christ, ne se réduit pas à cette restitution de la nature à elle-même c'est un projet - et un acte - d'adoption et de divinisation. La guérison n'en est qu'un aspect second : la grâce n'est « *sanans* » que parce qu'elle est « *levans* » ; l'homme qui accède au mystère du salut ne devient *pleinement homme* que parce qu'il est fait *fil*s. Le salut chrétien n'est pas d'abord la restauration d'un ordre naturel compromis, mais l'épanouissement de l'homme dans l'ordre surnaturel où Dieu l'a établi depuis toujours, en son Fils.

Détecter la présence de l'Esprit

L'attention aux comportements vise parfois plus profond qu'une simple évaluation. Si certains y cherchent le moyen d'identifier chrétien et non-chrétien, c'est qu'ils croient pouvoir y lire *les signes de /a présence et de l'action de l'Esprit-Saint*.

Cette lecture est-elle possible ? Permet-elle effectivement de reconnaître l'originalité de la foi chrétienne ?

On saisit, à l'origine de cette perspective, une certitude fondamentale : la certitude que l'Esprit nous précède, qu'il est à l'œuvre en tout homme, ou, en d'autres termes, que la grâce de Dieu agit en tous.

Il faut immédiatement remarquer que cette certitude est

- une certitude *de Foi*, que nous tenons de la Révélation, par laquelle Dieu nous a fait connaître son Amour et son Dessein de salut universel

- une certitude *générale*, globale.

Cette double caractéristique doit nous mettre en garde contre la prétention à identifier expérimentalement la présence ou l'action de l'Esprit dans tel comportement de tel homme à tel moment. La certitude de Foi que nous venons d'évoquer ne permet pas d'échapper à l'ambiguïté radicale des comportements humains.

Il n'y a, selon saint Paul, qu'une attestation décisive de l'action de l'Esprit, c'est la profession de foi chrétienne : « Nul ne peut dire : « Jésus est Seigneur » que sous l'action de l'Esprit-Saint » (2). Dans ce parfait témoignage, ce n'est pas la présence de l'Esprit qui permet d'identifier le chrétien avant qu'il ne se déclare, mais le dévoilement explicite de l'identité chrétienne qui fait reconnaître la motion de l'Esprit.

Le fait d'être sous la motion de l'Esprit n'implique d'ailleurs pas forcément qu'on soit chrétien. Que Dieu *soit agissant en tout homme*, cela n'entraîne pas automatiquement que tout homme consente à *travailler avec Dieu* et pour Lui. Le propre de la grâce « prévenante » c'est précisément d'intervenir avant que l'homme ait personnellement donné son adhésion à l'intention de Dieu sur lui.

(2) 1 Co 12,3.

Alors même que la *présence de l'Esprit* devient exceptionnellement - miraculeusement - manifeste, on ne peut se contenter de conclure à l'*identité chrétienne* de ceux qui en bénéficient. Ce n'est pas, du moins, l'attitude de saint Pierre, telle qu'elle nous est décrite au Livre des Actes. Lorsque Cornelius et les gens de sa maison reçoivent visiblement l'Esprit, Pierre ne conclut pas : « ils sont chrétiens, que pourrait-on leur donner de plus ? ». Mais il les admet au baptême (3).

Apprécier l'attitude de l'homme à l'égard de ses propres actes

Plutôt que de comparer les comportements, ou d'en chercher immédiatement une interprétation religieuse, certains préféreront approfondir l'analyse. Ainsi l'on refusera, par exemple, de s'en tenir à l'appréciation objective des comportements et à l'examen de leur signification propre, et l'on fixera son attention sur *l'attitude de l'homme, du sujet, à l'égard de ses actes* et de ses comportements.

Le fond commun de cette attitude, c'est la conscience de *responsabilité*, qui peut seule garantir qu'on est en présence d'*actes humains* authentiques. Mais la responsabilité peut être conçue et vécue de façons fort diverses, auxquelles on ne reconnaîtra pas la même valeur. Est-ce que ces variantes dans la conception et l'exercice de la responsabilité humaine ne correspondraient pas à des attitudes plus ou moins chrétiennes ? Est-ce qu'on ne pourrait pas enfin identifier le chrétien, à partir de son attitude par rapport à ses propres actes ?

Avant de répondre, essayons de caractériser cette attitude, qui paraît à certains mériter la qualification de chrétienne. C'est essentiellement une attitude de *non-suffisance*, celle de l'homme qui accepte de mettre une certaine distance entre lui-même et son action, refusant également de l'accaparer et de s'y projeter tout entier. C'est le refus d'une attitude de *propriétaire* : l'homme ne se constitue pas comme la source dernière, unique et totalement autonome, des actes qu'il pose. C'est aussi une attitude de *désintéressement* : l'homme ne compte pas que sur son activité propre...

On pourrait résumer : c'est l'attitude de l'homme qui accepte la *responsabilité* de ses actes, mais renonce à s'en attribuer tout le *mérite* et à y mettre toute sa confiance.

On reconnaît là, assurément, les éléments essentiels d'une attitude de créature. On peut même sans doute rapprocher cette attitude de la pauvreté spirituelle enseignée dans les Béatitudes et vécue par les « anawim ». On peut faire valoir également que c'est la seule manière de faire leur place à la grâce et à l'espérance... Faut-il pour autant voir là une attitude spécifiquement chrétienne et fonder là-dessus une possibilité d'identifier le chrétien ?

Remarquons, tout d'abord, que l'approfondissement envisagé dans cette troisième hypothèse nous conduit au-delà d'un examen des comportements.

(3) Ac. 10, 44-48.

Prendre comme repère l'attitude de l'homme par rapport à ses propres actes, c'est faire référence à sa *conscience*. Nous avons ainsi pénétré dans un nouveau domaine, plus personnel, et plus caractéristique de la personnalité, de l'identité du sujet.

La relation du sujet à ses actes n'est cependant que l'un des nombreux axes qui constituent le faisceau complexe de la conscience. Et nous devons maintenant avouer que l'examen de cet axe ne peut nous permettre, à lui seul, d'identifier le chrétien. Une fois encore, l'expérience nous oblige à renoncer à cette prétention. Il se trouve en effet que des non-chrétiens conscients et structurés choisissent cette attitude de désintéressement et d'humilité que nous avons décrite.

C'est F. Jeanson, qui proteste auprès du P. Rideau :

« Soutiendrez-vous que l'incroyant « ne peut que s'approprier ses actes et s'y complaire » ?... Croyez-moi, l'humilité ne nous est pas tout à fait inconnue et ce que vous prenez pour de l'orgueil, ce n'est assez souvent qu'une assez dure exigence en nous : celle de ne pas nous excuser trop vite de nos échecs en en rejetant la faute sur les circonstances. Mais j'ai peine à supposer que cette exigence nous soit propre : le croyant se voudrait-il choisir irresponsable ?

... Car enfin, d'une certaine manière, je crois à la grâce. Mieux encore, beaucoup mieux que d'y croire : je ne cesse d'en ressentir les effets. Tout ce qui, dans mon existence, a quelque valeur à mes yeux, c'est d'autrui que je le tiens, c'est par autrui que j'y parviens. Mes plus profondes joies, mes plus indispensables ressaisissements, mes ressources propres, ma « personnalité », c'est aux autres que je les dois... » (4).

C'est R. Garaudy, dans son dernier livre, qui, tout en insistant sur la responsabilité historique de l'homme, refuse d'en prédéfinir le terme et de l'identifier aux contours déterminés d'un projet marxiste, et s'interdit de limiter l'exercice valable de cette responsabilité à l'engagement dans l'action marxiste (5).

Il est difficile de contester ces témoignages. Sont-ils le fait d'êtres exceptionnels ? On peut penser avec autant de raison que beaucoup d'hommes vivent dans cette attitude, simplement, quotidiennement, sans être capables de l'exprimer aussi clairement et aussi vigoureusement.

Qu'il nous suffise donc de l'identifier pour ce qu'elle est une attitude où l'homme manifeste la conscience de ses limites, une attitude qui peut être dite d'ouverture, de pauvreté, qui peut être vécue comme l'acceptation d'une situation de créature. On peut trouver là, certes, de précieuses *dispositions à la Foi*. Mais on se gardera d'y reconnaître à tout coup une expression caractéristique, de la Foi. Vivre en vérité sa condition d'homme, « faire la vérité », c'est sans doute aller vers la Lumière ce n'est pas forcément être illuminé, ni témoigner de la Lumière (6).

(4) F. JEANSON, *Athéisme et Liberté*, dans *Lignes de Départ*, Paris, Seuil, 1963, pp. 183- 184. (Reprise d'un article paru dans *Lumière et Vie* 1954).

(5) R. GARAUDY, *De l'anathème au dialogue*, Paris, Plan, 1965. Voir notamment pp. 90-911.

(6) Cl. Jn 3,21.

LA CONFRONTATION DES VALEURS

C'est encore une manière d'approfondir l'examen des comportements, que de chercher à comparer les visées qu'ils traduisent, les objectifs auxquels ils tentent d'atteindre. Mais c'est aussi, souvent, évaluer ces comportements humains en fonction de critères prédéfinis, comme si les objectifs préexistaient, et permettaient de juger, selon leur pertinence et leur efficacité, les efforts déployés pour les atteindre.

Quoi qu'il en soit de la représentation des choses adoptée, les comportements expriment l'adhésion à des valeurs (ou l'orientation dans le sens de telle ou telle valeur). Le point de vue devient ainsi plus général que dans l'examen analytique des comportements. Pourra-t-on reconnaître, identifier le chrétien et le non-chrétien selon les valeurs vécues par l'un et par l'autre ? Ou encore - c'est une autre formulation de la question - peut-on isoler et caractériser des valeurs chrétiennes?

Diverses représentations des valeurs

Sans doute faudrait-il s'entendre tout d'abord sur ce terme de « valeurs » dont on use et abuse si souvent dans le langage d'aujourd'hui, dans le langage chrétien en particulier. Il y a bien des façons de penser et de parler « valeurs ». On peut en distinguer grossièrement trois principales, si l'on accepte de négliger les nuances et les débats que devrait comporter un développement philosophique sur ce sujet (7). Cette première approximation nous permettra déjà de signaler un certain nombre d'impasses.

On fait quelquefois référence aux valeurs comme s'il s'agissait d'entités, d'être existant à l'état séparé, d'hypostases, comme s'il y avait un monde ou un ciel des valeurs comparable à celui qu'on imagine pour situer les idées platoniciennes.

Que l'on ait rendu un culte à la Raison sous Robespierre, que la Liberté préside, sous les traits d'une statue géante, à l'entrée du port de New-York, cela ne permet pas de conclure que les valeurs existent. N'est-ce pas pourtant une manière de réification, sinon de personnification des valeurs, que l'on retrouve aujourd'hui non plus comme l'objet d'un culte, mais au centre des mythologies et des idéologies modernes ?

D'autres fois, les valeurs apparaissent comme des catégories abstraites, des qualifications de l'être (cf. les classiques « transcendants » : l'Un, le Beau, le Bien, le Vrai) ou des caractéristiques de tel ou tel être (on dira : le chien est fidèle, le tigre est féroce... Dieu est bon...).

(7) On trouvera une analyse plus développée dans l'exposé de M. MASSARD à la Session Régionale NORD Expérience des valeurs et expérience de la Foi. (Cette étude sera publiée dans un prochain numéro de *La Lettre aux Communautés*).

Usages légitimes, certes, et sans doute même indispensables à tout langage humain. Ce mode d'expression et de pensée comporte néanmoins un danger : celui de mettre finalement l'accent sur la qualification plutôt que sur l'être, ou de ne plus appréhender celui-ci qu'en fonction de son intérêt pour soi.

C'est l'un des pièges du langage et de la pensée que cette tendance à réduire *l'être à sa valeur*, un piège auquel n'échappe pas toujours notre représentation de Dieu elle-même. Les philosophies de l'être se sont élevées contre une telle dégradation. Témoin la vigoureuse protestation de M. Heidegger :

« C'est justement le fait de caractériser une chose comme « valeur » qui dépouille de sa dignité ce qui est ainsi valorisé. Le fait d'estimer une chose comme valeur réduit en effet ce qui est valorisé à n'être qu'un pur objet abandonné à l'estimation de l'homme. Mais ce qu'une chose est dans son être ne s'épuise pas dans le fait qu'elle est un objet, encore moins si l'objectivité a le caractère de la valeur. Toute valorisation, là même où elle valorise positivement, est une subjectivation. Elle ne laisse pas l'étant être, mais elle le fait uniquement valoir comme objet de son faire. L'étrange effort qui consiste à prouver l'objectivité des valeurs est aberrant. Proclamer comme le dernier mot sur « Dieu » qu'il est la « valeur suprême », c'est dégrader l'essence de Dieu... » (8).

Avec un certain nombre de penseurs modernes, on peut, à plus juste titre, reconnaître les valeurs dans les orientations vécues par la conscience, orientations qui, pour n'être pas totalement à priori, n'en sont pas moins originales pour chacun, et radicalement dépendantes de l'initiative personnelle. Découvrir les valeurs vécues par un homme, n'est-ce pas, plutôt que de confronter sa conduite à des repères abstraits, découvrir le sens de marche et de croissance de sa liberté ?

C'est sans doute, en tout cas, la seule manière de pratiquer une « attention aux valeurs » qui ne soit pas la pire négation de l'« attention aux personnes ». C'est aussi, vraisemblablement, la meilleure manière d'exorciser une problématique à la fois chosiste et idéaliste, dans laquelle on est constamment tenté de reconnaître le chrétien à la situation qu'il occupe sur l'« échelle des valeurs » qu'on a préalablement dressée et définitivement adoptée et qui n'est, en fait, qu'une idéologie. L'accès à la Foi consiste assurément dans un passage, mais ce passage est tout autre chose que le gravisement d'un degré (ou l'établissement sur un certain degré) de « l'échelle des valeurs ».

Adhérer aux valeurs n'implique pas nécessairement la foi

C'est pourtant à une problématique de ce genre que l'on sacrifie, plus ou moins consciemment, lorsqu'on cherche dans l'adhésion aux valeurs une attestation de la Foi.

(8) M. HEIDEGGER, *Lettre sur l'humanisme*, trad. Munier, Paris, Aubier, 1957, p. 125.

La rencontre des non-chrétiens, la collaboration et surtout le dialogue avec eux, dans la mesure où s'expriment leurs options fondamentales, ne nous permettent pas de nous arrêter longtemps à une semblable confusion. Ils peuvent en effet, nous le savons, professer avec autant de sincérité et de conviction l'attachement aux valeurs qui sont dans la logique d'une foi vécue et le refus explicite de cette foi. Et ils supportent mal qu'on leur prête une adhésion plus ou moins secrète à la foi, en raison des valeurs qu'ils choisissent de vivre. Les plus vigilants s'emportent contre ces tentatives d'annexion, et en dénoncent les relents d'impérialisme (9).

Peut-on encore prendre l'adhésion aux valeurs pour une expression typique de la Foi, lorsqu'on voit cette adhésion préconisée à la manière d'un remplacement, d'une relève de la Foi, comme dans le *Manifeste* de Lavissee (10), ou dans le *Credo* de F. Jeanson (11), qui fait de l'évacuation de Dieu la condition de la réussite de l'homme ?

Les signes de la Foi ne cessent finalement d'être ambigus qu'à partir du moment où ils s'inscrivent dans un autre registre que celui des valeurs. Et l'Eglise elle-même, bien que congénitalement mêlée au monde et communiant aux mêmes valeurs, ne serait pas le signe par excellence, le « sacrement historique » de la Foi en Jésus-Christ, si elle ne se distinguait de ce monde, et de la figure que lui impriment, autant que le péché, les valeurs qui font sa vie, son dynamisme et son progrès (12).

Peut-on parler de « valeurs chrétiennes » ?

Si aucune valeur ne peut garantir ni exprimer à coup sûr l'adhésion de Foi, on voit avec quelle précaution il faudra parler de « valeurs chrétiennes ». Ce vocabulaire n'est pas strictement à prohiber. Mais l'usage doit en être

(9) Voir VERCORS, *Réponse d'un Incroyant*, dans *La Lettre*, n° 77 (janv. 65), surtout p. 29.

(10) On connaît ce texte célèbre, paru dans le premier numéro des *Annales de la Jeunesse laïque*, en juin 1902 :

« Etre laïque c'est ne point consentir la soumission de la raison au dogme immuable, ni l'abdication de l'esprit humain devant l'incompréhensible; c'est ne prendre son parti d'aucune ignorance. C'est croire que la vie vaut la peine d'être vécue, aimer cette vie, refuser la définition de la terre « vallée de larmes », ne pas admettre que les larmes soient nécessaires et bienfaisantes, ni que la souffrance soit providentielle ; c'est ne prendre son parti d'aucune misère.

C'est ne point s'en remettre à un juge siégeant par-delà la vie du soin de rassasier ceux qui ont faim, de donner à boire à ceux qui ont soif, de réparer les injustices et de consoler ceux qui pleurent : c'est livrer bataille au mal au nom de la justice.

Etre laïque, c'est avoir trois vertus : la charité, c'est-à-dire l'amour des hommes ; l'espérance, c'est-à-dire le sentiment bienfaisant qu'un jour viendra dans la postérité humaine où se réaliseront les rêves de justice, de paix et de bonheur, que faisaient en regardant le ciel les lointains ancêtres ; la foi, c'est-à-dire la volonté de croire à la victorieuse réalité de l'effort perpétuel ».

(11) F. JEANSON, *La Foi d'un Incroyant*, Paris, Seuil, 1963, pp. 181-183. A comparer avec le texte de LAVISSE ci-dessus.

(12) Voir C. DUQUOC, *L'Eglise et le Monde*, dans *Lumière et Vie* 73, p. 56.

tempéré par la conscience claire des implications inacceptables qu'il faut à tout prix éviter. Nous en signalerons deux :

Il y a une manière de parler des valeurs chrétiennes qui est proprement une *annexion*. C'est le cas lorsqu'on laisse entendre que ces valeurs sont spécifiquement et nativement différentes des autres, qui sont alors dites « humaines » ou « naturelles ».

En fait, toutes les valeurs sont humaines et naturelles, et si certaines peuvent être dites chrétiennes, c'est seulement dans la mesure où elles sont choisies et vécues par une conscience chrétienne, sans contradiction avec la Foi.

Elles sont chrétiennes dans la mesure où elles sont assumées par la Foi en Jésus-Christ. De même les valeurs évangéliques sont des valeurs humaines communes, dont l'Évangile nous dit seulement qu'elles peuvent être intégrées à l'attitude filiale du Christ et de ses disciples (13).

Faire des valeurs chrétiennes une catégorie particulière au sein d'un système plus universel de valeurs, entraîne à un grave danger de relativisme et de syncrétisme, dans la mesure où l'on identifie le christianisme au choix des valeurs chrétiennes.

Dans cette perspective, la référence du croyant devient en effet moins universelle que celle de l'homme. Parler de la justice chrétienne, de la liberté chrétienne, comme d'une espèce particulière de justice ou de liberté, n'est-ce pas donner à entendre que le christianisme n'est finalement qu'une manière parmi d'autres de vivre en homme ?

C'est ce que peut suggérer l'expérience, et notamment la constatation que le service des valeurs n'est pas le monopole des chrétiens, si l'on persiste à chercher dans le service des valeurs la manifestation de l'originalité de la Foi.

Or celle-ci consiste essentiellement dans l'adhésion à une référence universelle unique, mais vivante et non plus abstraite, car cette référence c'est le Christ en Personne. Réduire cette adhésion au choix de valeurs particulières, n'est-ce pas réduire finalement le Christ à un cas particulier, mais homogène, à un exemple parmi d'autres de l'incarnation et de la proposition de valeurs plus universelles que lui-même ? N'est-ce pas réduire le christianisme à une forme parmi d'autres de la religion des valeurs ?

Le sens d'une authentique « attention aux valeurs »

Si la confrontation des valeurs vécues ne permet pas d'identifier chrétien et non-chrétien, si le service des valeurs n'est pas de soi le lieu où s'exprime l'originalité de la foi chrétienne, l'attention aux valeurs n'en reste pas moins un devoir permanent du chrétien et spécialement du missionnaire. Essayons, pour conclure ce chapitre, de préciser pour quelles raisons et en quel sens s'impose cet intérêt aux valeurs.

(13) Cf. infra *Les choix du Disciple*, p. 65. Voir le « résumé » du *Sermon sur la Montagne* qu'on trouve en Mt 7,12 et Lc 6,31.

Les valeurs sont des chemins. Mais non pas des itinéraires tout tracés, balisés et stéréotypés, où les bornes seraient régulièrement distribuées, à la manière des barreaux de l'échelle dont nous avons parlé. Elles sont des chemins dans la mesure où elles sont d'abord, comme nous l'avons dit, démarches de conscience et mouvements de liberté. Lorsqu'il s'agit du cheminement d'un homme vers la Foi, nous n'avons aucun pouvoir (et aucun moyen) de fixer les temps et les degrés : s'il nous faut être attentif à cet homme « en route », aux valeurs qu'il choisit, c'est dans le souci d'un dialogue respectueux avec sa conscience. Le chemin de la Foi n'est pas un escalier-type de valeurs, mais l'imprévisible chemin de la liberté vers une rencontre.

C'est pourquoi nous éprouvons quelque gêne à l'égard du vocabulaire naguère florissant de « pierres d'attente », dans la mesure où il évoque des valeurs-types, point de départ particulièrement précieux pour un itinéraire de conversion. La lecture de l'Evangile, et spécialement les récits des rencontres et dialogues du Christ, nous mettent en garde contre toute systématisation en ce domaine. Assurément, le Christ « part » de ce qu'est la vie de ses interlocuteurs, mais il fait apparemment peu de cas de leur perfection morale antérieure, et celle-ci ne conditionne pas la réponse à son appel : les « pierres d'attente » étaient manifestement plus solides et mieux polies chez le « jeune homme riche » que chez la Samaritaine ou le « bon larron » (14). Et pourtant...

Les valeurs sont des appels. Non certes que ceux qui les vivent ne puissent se passer de la Foi, du Christ ou de l'Eglise. Nous avons évoqué des exemples significatifs à cet égard, et nous savons par expérience à quoi nous en tenir ainsi le monde ouvrier, malgré les valeurs qui l'animent, n'attend pas l'Eglise...

C'est bien plutôt l'Eglise qui a besoin d'assumer les valeurs vécues en dehors de la Foi, pour réaliser sa vocation de catholicité, et réunir au Corps du Christ ce qui manque, d'une certaine façon, à son humanité.

Il se peut que le monde, à mesure qu'il grandit, et l'homme, à mesure qu'il prend conscience de son pouvoir, ressentent de moins en moins le besoin de la Foi. Mais, dans le même temps, l'urgence grandit, pour l'Eglise, d'« évangéliser » et d'assumer, au nom du Christ, ces richesses nouvelles du monde et de l'homme, si elle veut être fidèle à sa Mission.

Comment terminer ce chapitre mieux qu'en laissant le dernier mot à saint Paul qui situe, en deux versets, l'attention aux valeurs et l'originalité de la Foi, deux versets éclairants, qu'il ne faut surtout pas disjoindre : ... Tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable, tout ce qu'il peut y avoir de bon dans la vertu et la louange humaines, voilà ce qui doit vous préoccuper.

Ce que vous avez appris, reçu, entendu de moi et constaté en moi, voilà ce que vous devez pratiquer » (15).

(14) Cf. Mt 19,16-22 et par. ; Jn 4,7-42 ; Lc 23,39-43.

(15) Ph. 4,8-9.

AU PLAN DU STATUT ONTOLOGIQUE

Ayant vérifié qu'il est impossible de discerner, au plan des comportements ou des valeurs vécues, l'identité respective et spécifique du chrétien et du non-chrétien, devra-t-on recourir à une discrimination de principe, étrangère à l'expérience, mais tout à fait radicale ? On peut en effet être tenté d'affirmer, pour sauvegarder l'originalité de la Foi, que chrétien et non-chrétien sont des *êtres différents*, qu'ils ont chacun un statut ontologique original, établissant entre eux une démarcation irréductible.

La distinction entre chrétien et non-chrétien correspondrait ainsi à une répartition des hommes en deux catégories nettement, ontologiquement différentes : les sauvés et les non-sauvés (on reconnaît là le « prédestinarianisme »), les fils et les non-fils, les « naturels » et les « surnaturels », ceux qui restent dans l'ordre de la Création, de la nature, et ceux qui participent à un statut de Rédemption, de salut, de grâce.

La Foi est-elle un privilège ?

Notre expérience, - celle de la rencontre, celle de la communion à la mentalité de notre temps - nous rend spontanément réticents à de telles perspectives. Nous répugnons comme instinctivement à creuser un fossé aussi profond entre les non-chrétiens et nous. Nous acceptons mal une situation de privilégiés.

Est-ce la trace des « principes de 89 » et le souvenir de la nuit du 4 août ? La conscience moderne, à laquelle nous participons, est devenue assez pointilleuse sur le chapitre de l'égalité. C'est aujourd'hui une conviction universelle qu'en dépit de la diversité des races, des cultures, des opinions et des conditions, un homme en vaut un autre. Quand il s'agit du salut, comment ne pas admettre, plus encore qu'en d'autres domaines, que tout homme doit avoir sa chance ?

Cette conviction rejaillit sur la représentation de Dieu. S'il existe, diront les incroyants ou les agnostiques, il ne peut être que juste. Et nous refusons comme eux de l'imaginer sous les traits d'un monarque capricieux, jouant la discrimination et le favoritisme. Ce sentiment est si profond et si général que les chrétiens d'aujourd'hui ont souvent quelque peine à intégrer les notions bibliques d'élection et de Peuple choisi. Ils savent au moins qu'il faut en manier avec précaution l'interprétation et les applications (16).

(16) On mesure mieux le chemin parcouru lorsqu'on se reporte à la fin du XIX^{ème} siècle, où un chrétien aussi ouvert et aussi « social » que G. FONSEGRIVE pouvait écrire : « Le christianisme non seulement admet les inégalités sociales et naturelles, mais il n'admet pas que l'on veuille les supprimer, et même il les justifie... Les chrétiens amoureux de la justice et ardents à toutes les réformes sociales... font entrer dans leur idée de justice la considération même de l'inégalité et donc ne peuvent risquer de devenir égalitaires... C'est que l'idée fondamentale du christianisme n'est pas l'idée de justice mais l'idée de la libéralité de la grâce, et nous pouvons bien dire le mot, du privilège... ». Dans *Socialisme et Christianisme*, Paris, 1898, p. 68.

Comment comprendre l'universalité du salut ?

Ces données d'expérience, ces réactions spontanées, ne sauraient être considérées comme décisives par elles-mêmes. Elles jouent cependant leur rôle, dans la mesure où elles nous obligent à inventorier avec plus de perspicacité les données de la Révélation. Elles stimulent la fonction théologique qui est inséparable de toute Foi consciente et indispensable à toute annonce de la Foi. (Nous sommes là dans la démarche même dont nous étions invités à rendre compte dans le cadre de la « Recherche Commune »).

Le donné de Foi auquel nous sommes ici conviés à faire référence, c'est *la certitude fondamentale du salut universel acquis en Jésus-Christ*. Cette certitude permet-elle d'instituer entre les hommes une discrimination si radicale qu'elle en ferait des êtres différents ? S'ils sont tous sauvés, il y a entre eux tous, pour eux tous, quelque chose d'essentiel qui est commun, qui leur appartient également : le salut.

Encore faut-il arriver à une compréhension de ce fait du salut universel en Jésus-Christ qui puisse rendre compte à la fois de ce qui est commun et de ce qui est différent entre chrétien et non-chrétien.

Inutile de chercher une réponse à notre question dans les distinctions classiques entre le *naturel* et le *surnaturel*, entre l'ordre de la *Création* et l'ordre du Salut, de la *Rédemption*, ou de la grâce. Ces distinctions logiques, utiles au plan de l'abstraction, ne doivent pas faire perdre de vue l'unité du Dessein de Dieu, et ne peuvent être appliquées à des êtres en choir et en os, quand il s'agit de définir leur statut existentiel. On voit d'ailleurs qu'il est impossible de les transposer en pareil domaine sans réintroduire immédiatement la discrimination et le privilège : si des hommes demeuraient dans l'ordre de la Création, de la nature, ils échapperaient à l'ordre du Salut or le Salut est universel...

Il ne suffit pas non plus de professer que tous les hommes sont sauvés en droit par Jésus-Christ. Il faudrait, à tout le moins, examiner ce qui permet à certains de passer du droit au fait. Et, quel que soit le résultat de cet examen, on aurait du mal à ne pas estimer lésés ceux pour qui le salut demeure une pure possibilité. Il y a ainsi tant d'ouvriers capables d'être ministres ou agrégés...

Il faut donc s'attacher fermement à l'affirmation que le salut est acquis en fait pour tous les hommes en Jésus-Christ. Mais cette affirmation doit encore être précisée.

Il serait abusif d'en conclure que chacun des hommes, quoi qu'il veuille et quoi qu'il fasse, serait *automatiquement* et définitivement sauvé. Affirmer que le salut est acquis en fait pour tous les hommes, cela laisse entière la question de savoir si tel homme sera effectivement sauvé. Dieu lui-même se refuse à considérer ce problème comme résolu. Il « veut que tous les hommes soient sauvés... » (17). Il s'arrête devant leur liberté, il ne peut ni

ne veut les sauver malgré eux. Cela ne réduit pas sa démarche à une pure intention. La démarche est effective, et universelle, pour ce qui dépend de l'initiative divine : le salut est *acquis* en Jésus-Christ.

Mais il faut également éviter de se représenter ce salut acquis comme un *trésor* caché ou gardé, extérieur à l'homme. Il resterait à apprécier les voies d'accès offertes aux uns et aux autres, et le problème ne serait encore une fois que reculé. Cette chosification du salut et cette imagerie mercantile nous paraissent d'ailleurs aujourd'hui particulièrement malheureuses (18).

Si le salut est acquis effectivement et universellement, s'il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ, et si Jésus-Christ est Vivant, il n'y a qu'une manière de comprendre le salut. C'est de reconnaître qu'il existe, actuellement, un *lien réel* entre tout homme et Jésus-Christ (19). Et c'est seulement à partir d'une réflexion sur la nature de ce lien qu'on peut espérer découvrir ce qui est commun et ce qui est différent entre chrétien et non-chrétien.

Il n'est pas facile de caractériser ce lien à partir de ses analogues humains. (On retrouve là les difficultés traditionnelles de la théologie à définir la grâce capitale du Christ). Ce n'est pas un lien *physique* : il n'y a pas un lien de *parenté* entre le Christ et chacun des représentants de l'espèce humaine. Ce n'est pas un lien purement *juridique* : on retomberait alors dans une imagerie proche de celle du trésor, en évoquant la *rançon*, que suggère quelquefois le vocabulaire de rachat. Ce n'est pas un lien de pure *exemplarité* : il existe avant qu'on soit en mesure de prendre le Christ pour modèle. Ce n'est pas non plus un lien purement *idéal* ou de type *idéaliste*, semblable à celui que fait intervenir, par exemple, la cosmologie platonicienne, entre *l'archétype* et ses réalisations terrestres. Le Christ glorieux n'est pas une idée d'homme, mais un homme véritable et vivant, bien qu'il soit le prototype, la première réalisation parfaite de la vérité totale de l'homme...

On peut cependant distinguer deux formes, deux types de réalisation de cette relation entre l'homme et le Christ :

- Une relation acquise, mystérieuse, ontologique, de soi non repérable (20), par laquelle tout être humain est réellement lié à Jésus-Christ, Dieu fait homme, Principe vivant et Achèvement de l'humanité selon Dieu. C'est le « statut surnaturel » commun à tous les hommes. Aucun n'en est exclu. Cette relation ne requiert pas d'autre médiation que celle de l'existence. L'homme ne peut exister en dehors de l'ordre surnaturel. Pour entrer dans l'ordre du salut - ce qui ne veut pas dire dans l'accomplissement de son propre salut - il suffit d'appartenir à l'humanité.

- Une relation possible, historique, sociale, sacramentelle, qui tend seulement à l'universalité, et s'instaure par les médiations humaines de la

(18) La parabole évangélique (Mt 13,44) a pour objet la démarche du disciple, non la représentation du salut.

(19) Cf. VATICAN II, Constitution pastorale « *Gaudium et Spes* », n° 22 : *Ipse enim Filius Dei incarnatione sua cum omni homine quodammodo se univit.*

(20) E. SCHILLEBEECKX parle, en un sens assez proche, de « *grâce anonyme* », dans *Révélation et Théologie*, Bruxelles, Cep. 1965, p. 10.

Parole et de l'Eglise. Ses limites sont celles de la communication, de la compréhension entre les hommes, celles du dynamisme des chrétiens, et celles que marque la liberté des consciences. C'est par cette relation que l'homme entre personnellement dans la démarche de Foi et dans la voie normale du salut, de la même façon et dans le même mouvement où il devient tel homme, où il acquiert une identité parmi les hommes, par le fait de sa situation et le jeu de sa liberté.

Une distinction et une comparaison

Cette distinction peut être éclairée par un retour à l'expérience humaine courante :

Lorsqu'on veut comparer deux hommes, on peut se placer à divers points de vue, dans la mesure où l'on peut distinguer, chez tout homme :

Ce qu'il est ; ce qu'il connaît ; ce qu'il veut ; ce qu'il fait.

Les rapports entre ces quatre registres peuvent être analysés, dans le cadre d'une relation de *filiation* :

- L'enfant *est* le fils de son père, avant même de connaître celui-ci, et le restera toujours, qu'il le veuille ou non.

- L'enfant peut *connaître* son père sans pour autant le *reconnaître*, sans se *vouloir* son fils.

- L'enfant peut *reconnaître* son père, s'accepter comme son fils, sans pour autant *agir en fils*, sans se conduire filialement à son égard.

- Par contre il peut, à la limite, se conduire en fils à l'égard d'un père qu'il connaît peu ou pas, ou même traiter filialement un homme qui n'est pas son père.

Malgré des nuances importantes, cette relation n'est pas sans analogie avec celle qui existe entre tout homme et Jésus-Christ, et qui comporte indissociablement une relation au Père. L'analogie ne résout pas tous les problèmes. Elle apporte cependant quelques éclaircissements. Essayons d'en formuler l'application :

- Tous les hommes sont enfants du Père, sont réellement sauvés, c'est-à-dire ontologiquement reliés à Jésus-Christ, qu'ils le sachent ou non, qu'ils le veuillent ou non (21). C'est l'égalité universelle fondamentale.

(21) Ces formules peuvent paraître excessives, de prime abord, malgré les fondements scripturaires qu'on pourrait invoquer (v. g. 1 Trn 4,10), C'est peut-être parce que l'expression « être sauvé » évoque couramment le salut définitivement accompli pour le sujet. Mais nous acceptons volontiers de dire que tous ont été réellement sauvés : pourquoi ne pas admettre une formule sensiblement équivalente qui a seulement l'avantage de marquer que le salut acquis n'est pas quelque chose d'extérieur au sujet, mais s'inscrit réellement dans son être, et en détermine le statut ?

Pour saisir l'exacte portée de ces formules, il faut évidemment tenir compte de l'affirmation corrélatrice : aucun homme n'est personnellement sauvé sans le vouloir. Ce qui fonde l'égalité ou plan de l'être, c'est l'initiative divine qui, pour être gratuite, n'en est pas moins universelle et efficace. Ce qui introduit la distinction au plan des personnes, c'est leur

- Tous les hommes ne *connaissent* pas leur Père, ni Jésus-Christ, en qui est leur salut.

On peut dire que cette connaissance est une *chance*. Cette chance comporte évidemment un aspect de grâce : elle est grâce. Mais elle ne doit pas pour autant être considérée comme un pur miracle ou un simple hasard

- Elle est proche parente et largement dépendante des conditionnements non-voulus de notre « être-au-monde » (si nous étions nés jaunes ou noirs, en pays bouddhiste ou musulman...).

- Elle passe par de nombreuses responsabilités humaines : de l'Eglise, de la famille, de tel chrétien, de nous-mêmes.

- Tous les hommes ne *reconnaissent* pas leur Père et leur Sauveur. Tous ne se veulent pas fils :

- Cela dépend de la qualité des témoins... et des frères c'est souvent la famille qu'on récuse (l'Eglise ou la communauté qui la représente localement), ou le portrait du Père qu'elle propose.

- Cela ressortit à la liberté de tout homme à l'égard de la Foi liberté d'assentiment (« oui, j'admets ») et liberté d'engagement (« oui, je veux »).

- Tous les hommes ne *se conduisent* pas en fils du Père :

- On peut dire *oui* et *ne pas faire* : c'est le péché, qui fait qu'on peut être croyant sans valoir mieux qu'un autre.

La Foi demeure, tant qu'on ne cesse pas de vouloir : le chrétien a toujours à se reprendre, à se convertir. Mais s'il cesse de vouloir, et ne reconnaît plus que théoriquement son lien au Christ et l'intention du Père, il n'est plus qu'un « chrétien de nom » (personne ne peut cependant juger de ce vouloir).

- On peut *faire* (mieux peut-être que des croyants) des tas de choses qui correspondent à des aspects importants de l'intention de Dieu sur l'homme (libre, créateur, juste, fraternel...) ; et pourtant dire non à ce qui fait le fond, l'essentiel de cette intention, ne pas accepter de se reconnaître fils. L'incroyant peut être, à certains égards, *meilleur* que le croyant, sans cesser d'être incroyant.

- On peut faire, *agir en fils*, sans refuser ni accepter clairement de l'être, voire sans savoir clairement qu'on l'est. Tout homme, en fait, prend position, mais Dieu seul peut reconnaître, dans le mystère des consciences, le refus ou l'acceptation (22).

autonomie, et, pks précisément, le jeu de leur conscience et de leur liberté, qui les constitue comme personnes face aux autres et face à Dieu. A partir de la décision personnelle, la distinction peut d'ailleurs prendre un volume qui dépasse considérablement le pouvoir de l'homme : la vie surnaturelle comporte une nouveauté de grâce radicale par rapport au statut surnaturel.

(22) Cf. Constitution « *Gaudium et Spes* », n° 22, 5° et Décret « *Ad Gentes* », n°7. Le salut personnel fait toujours l'objet d'une démarche de la conscience. Mais le terme de cette démarche peut rester « anonyme ». L'identité chrétienne n'est acquise que dans une démarche consciente, libre et positive à l'égard de la personne du Sauveur manifesté dans l'histoire. C'est pourquoi le chrétien peut être identifié, tandis qu'on ne peut affirmer d'aucun homme qu'il a personnellement accédé au Salut.

Il reste évidemment que la manière la plus *humaine* de prendre position et la plus conforme au Dessein de Dieu tel qu'il l'a mis en œuvre, c'est de le faire en connaissance de cause et en l'exprimant. La conscience et la parole sont essentielles à l'homme. Et Dieu s'est rendu humainement présent à l'histoire et à la société des hommes par son Fils et par son Eglise. C'est là que s'enracine la responsabilité ecclésiale et la Mission.

L'IDENTITE CHRETIENNE :

Relation voulue, vécue et exprimée

d'une conscience humaine à Jésus-Christ

Après avoir signalé les impasses, est-il nécessaire de décrire longuement l'issue ? Elle est connue... Mais il faut sans doute insister sur le fait qu'elle est la seule, et qu'il est illusoire de chercher en dehors d'elle des solutions de remplacement.

Pour identifier le chrétien, pour repérer l'originalité de la Foi, pour situer réciproquement chrétien et non-chrétien, il est vain d'analyser les comportements, de confronter les valeurs ou de classer les êtres. L'ambiguïté n'est levée que dans la mesure où l'on accepte de fixer prioritairement son attention sur la relation à Jésus-Christ librement vécue par la conscience chrétienne.

Nos réflexions précédentes sur les deux formes de la relation de l'homme à Jésus-Christ nous ont mis sur la voie. Cette relation, nous l'avons vu, ne fonde une identité chrétienne que lorsqu'elle est reconnue, acceptée, vécue et exprimée par la conscience libre de l'homme engagé dans l'histoire et la société.

En termes plus simples et plus suggestifs, l'Evangile met en lumière cette priorité absolue de la relation personnelle à Jésus-Christ. Etre chrétien, être disciple du Christ, c'est s'attacher à sa personne, c'est répondre à son invariable appel: « Suis-moi » (23).

Afin de mieux caractériser cette relation chrétienne à Jésus-Christ, on peut en souligner sept aspects essentiels.

Une réponse personnelle

C'est la réciprocité d'une autre relation, celle qui est établie, avant toute démarche de l'homme, par l'initiative divine. Réciprocité nécessaire dès lors qu'il s'agit de communication entre des personnes : la conscience ne peut manquer d'y être engagée. Entrer en relation avec quelqu'un engage autrement le sujet que le fait de s'attacher à quelque chose (un objet, une idée...) : c'est la rencontre de deux *consciences*.

Là encore, des analogies peuvent être trouvées dans l'ordre des relations entre les êtres humains. Celle du mariage, qui tient tant de place dans la Bible, peut éclairer notre recherche. Nous savons qu'un homme ne cesse pas d'être lui-même, ne renonce pas à toutes ses opinions, ses options, ses

(23) Mt 4,20 ; 8,22 ; 10,38 ; 16,24 ; 19,21 ; 19,27-28 ; Mc 1,20 ; 2,14 ; L., 5,27 ; Jn 2,43 ; 8,12 ; 10,4.5.27...

activités antérieures, le jour où il rencontre sa fiancée ni même le jour où il l'épouse. Pourtant cette rencontre prend une place centrale dans sa vie. Son identité même en est affectée, et pas seulement à l'état civil... N'est-ce pas également un élément important de l'identité personnelle que d'être « le fils-d'un-tel », en dehors même des civilisations patriarcales ?

Introduction dans une Histoire

La démarche de la conscience chrétienne intervient dans une *histoire* humaine. Elle constitue, nous l'avons dit, une prise de position par rapport à la relation antérieurement établie en vertu de l'initiative divine. Mais cette relation, de soi insaisissable, s'origine dans un événement, l'événement du salut, l'acte du salut accompli par Jésus-Christ à un moment de l'histoire. Prendre position sur le lien ontologique qui nous unit au Christ, c'est se situer par rapport à l'événement de l'Incarnation Rédemptrice, c'est entrer consciemment et librement dans le dynamisme de cet événement. On mesure là combien l'option chrétienne diffère de l'adoption d'un idéal ou d'une doctrine.

Prise de conscience et Révélation

Il n'est possible de prendre ainsi position librement, humainement qu'en faisant *référence à la Révélation*. La relation mystérieuse, ontologique qui nous lie à Jésus-Christ, ne peut être exprimée *en termes humains* que par la Parole de Dieu elle échappe, par sa nature même, à l'investigation de l'esprit humain. Or nous avons besoin d'en saisir le sens pour être en mesure de nous prononcer à son sujet et d'y répondre librement.

Karl Rahner, qui met souvent en valeur le statut ontologique surnaturel commun à tous les hommes, insiste sur cette intervention de la Révélation nécessaire à l'engagement de la conscience humaine

« La foi chrétienne n'est pas seulement une connaissance reçue en vertu de l'autorité de Dieu au sujet d'objets quelconques, mais une connaissance au sujet de la réalité dans laquelle nous sommes nous-mêmes introduits existentiellement dans le Christ. Nous ne dépassons pas, même dans la connaissance de Foi, les limites de ce qui importe à notre existence. Car la nécessité absolue de la révélation se déduit de *l'ordre d'être* surnaturel.

« ... Cette profondeur de l'existence de l'homme dont nous prenons conscience dans la foi (et qui est encore indépendante de la question de savoir si l'homme la réalise pleinement ou non) est fondée par le Christ seul, avant même qu'une parole de notre prédication atteigne l'homme. La prédication de la parole atteint donc foncièrement un homme qui, par le fond ontologique de son existence - ce qui ne veut pas dire par son assomption existentielle effective -, se trouve déjà dans le domaine de cette réalité qui est annoncée par le message...

« ... Cela ne veut pas dire le moins du monde, naturellement, que

l'homme, au niveau de l'expression conceptuelle qui lui est absolument nécessaire pour la décision existentielle sur lui-même, pourrait prendre possession de ces profondeurs surnaturelles de son être par une simple interprétation réflexive de son expérience religieuse et même sans la parole venant du dehors et toujours déjà faite de concepts humains, de la révélation exigeant l'obéissance. Le fond surnaturel suprême de l'existence de l'homme ne s'atteste pas par lui-même dans l'expérience de l'homme devant sa réflexion objective, énonçable en propositions - ce serait l'erreur moderniste qui sous-estime finalement la profondeur surnaturelle en ce domaine. Il n'est attesté comme présent en termes clairement exprimables que dans la parole prononcée de la révélation » (24).

Expérience humaine et conscience chrétienne

La relation personnelle à Jésus-Christ s'enrichit de toute *l'expérience* vécue par la conscience humaine.

De deux manières essentiellement :

C'est l'expérience vécue qui donne un volume, une *matière*, à la réponse de l'homme. Faute de cette expérience vécue, ou d'une intégration de cette expérience à la démarche d'adhésion à Jésus-Christ, la réponse de l'homme pourrait être purement verbale et formelle.

L'expérience humaine permet *d'approfondir* et *d'expliciter la Révélation*, c'est-à-dire avant tout la connaissance du Christ, en Eglise. Non pas que les données de l'expérience puissent s'ajouter immédiatement à celles de la Révélation, comme des éléments homogènes. L'expérience ne complète pas la Révélation, n'y supplée pas, mais nous y renvoie, et nous provoque à la mieux comprendre, à l'explicitier davantage. (Compréhension et explicitation qui ne peuvent être laissées à une conscience solitaire, mais relèvent de la conscience commune de l'Eglise...).

Ainsi l'affirmation fondamentale que *Jésus-Christ est vraiment homme* s'est enrichie, au cours des siècles, des découvertes, des progrès de la conscience et de la science humaines dans la connaissance de l'homme.

Ainsi les Apôtres, mis en présence du problème de l'entrée des païens dans l'Eglise (25), furent-ils amenés à expliciter *le caractère universel du salut* acquis en Jésus-Christ.

La Constitution « *Gaudium et Spes* » de Vatican II met clairement en lumière cette démarche constante de l'Eglise, qui trouve dans le progrès de la conscience et de la culture humaines le ressort permanent d'une meilleure connaissance et d'une meilleure expression de son propre Mystère :

« L'expérience des siècles passés, le progrès des sciences, les richesses

(24) K. RAHNER, *Existence sacerdotale*, dans *Eléments de théologie spirituelle*, col. « Christus » n° 15, DDB 1964, pp. 252-253.

(25) A Antioche notamment, cf. Ac 11,19-26; 15,1-35; Ga 2,2-14.

cachées dans les diverses cultures, qui permettent de *mieux connaître l'homme* lui-même et ouvrent de nouvelles voies à la vérité, sont également utiles à l'Eglise.

En effet, dès les débuts de son histoire, die a appris à *exprimer le message du Christ* en se servant des concepts et des langues des divers peuples et, de plus, elle s'est efforcée de le mettre en valeur par la sagesse des philosophes ceci afin d'adapter l'Evangile, dans les limites convenables, et à la compréhension de tous et aux exigences des sages.

A vrai dire, cette manière appropriée de proclamer la parole révélée doit demeurer *la loi de toute évangélisation*. C'est de cette façon en effet que l'on peut susciter en toute nation la possibilité d'exprimer le message chrétien selon le mode qui lui convient, et que l'on promeut en même temps un *échange vivant* entre l'Eglise et les diverses cultures.

Pour accroître de tels échanges, l'Eglise, surtout de nos jours où les choses vont si vite et où les façons de penser sont extrêmement variées, a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde, qui en connaissent les diverses institutions, les différentes disciplines, et en épousent les formes mentales, qu'il s'agisse des *croyants* ou des *incroyants*. Il revient à tout le Peuple de Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, de discerner et d'interpréter les multiples langages de notre temps et de les juger à la lumière de la parole divine, pour que la *Vérité révélée* puisse être sans cesse mieux *perçue*, mieux *comprise* et *présentée* sous une forme plus adaptée » (26).

Le signe ecclésial expression de l'identité chrétienne

La relation de la conscience chrétienne à Jésus-Christ s'exprime par des signes extérieurs, repérables : les *signes ecclésiaux*. Ce sont eux qui attestent l'identité chrétienne (27).

C'est une sorte de tour de force que de ne pas les avoir évoqués jusque-là. Si la question que nous avons posée au point de départ apparaît si souvent insoluble, n'est-ce pas précisément parce qu'on met plus ou moins entre parenthèses le fait de *l'appartenance ecclésiale* ? On ne peut nier, certes, l'in-signifiante actuelle de nombreux signes ecclésiaux. Mais ni cette constatation ni les remises en question qu'elle entraîne ne doivent nous égarer, et nous conduire à chercher ailleurs des expressions de l'identité chrétienne : il n'y a pas d'expression publique possible de l'originalité de la foi chrétienne indépendamment de la référence à l'Eglise.

Comme nous l'avons souligné, le Foi n'est pas l'adhésion à un idéal, mais l'entrée dans le dynamisme d'un *événement*. Or cet événement est

(26) Constitution pastorale « Gaudium et Spes » n° 44/2 : édition Centurion, t. 3, pp. 119-120. C'est nous qui avons souligné certaines formules. Voir aussi n° 58/2°.

(27) Ce paradoxe tient, comme on l'aura remarqué, à la problématique adoptée ici dès le départ et à la démarche critique et progressive que nous avons suivie, à partir des questions posées par la rencontre de ceux qui ne partagent pas notre foi.

présent aujourd'hui dans l'histoire par une *institution* qui est née de l'événement, et de la volonté de l'Auteur de cet événement du salut.

Les modes d'expression de l'appartenance ecclésiale sont nombreux. L'assemblée eucharistique et l'activité missionnaire doivent être mentionnées comme les plus explicites et les plus repérables.

Mais, parmi les signes ecclésiaux, il faut évidemment faire une place spéciale aux *sacrements* proprement dits. Parmi ceux-ci, le baptême appelle une attention particulière. Il n'atteste pas seulement, mais fonde véritablement l'appartenance ecclésiale et l'identité chrétienne (il nous fait chrétiens). Il enracine cette identité jusque dans l'être de l'homme, qu'il fait naître à la vie surnaturelle. Cette « nouvelle naissance » n'arrache pas le chrétien à la condition humaine commune. Elle l'introduit cependant dans une relation nouvelle avec le Père, le Fils et l'Esprit. La doctrine du baptême manifeste ainsi la profondeur où atteint l'identité chrétienne et permet de conjurer la tentation à laquelle nous soumet fréquemment l'expérience, la tentation de réduire le titre de chrétien à une superstructure ou une étiquette d'intérêt secondaire.

Les activités profanes peuvent assurément être intégrées au témoignage de la Foi. Mais elles ne constituent un témoignage rendu à Jésus-Christ que dans la mesure où elles sont *imputables à une conscience explicitement et manifestement reliée* à l'Eglise, et par elle à l'acte même du salut et à son Auteur.

Définir ainsi la spécificité du témoignage chrétien, c'est tout autre chose, on le voit, que de chercher cette spécificité dans telle ou telle nuance du comportement profane. Nous retrouvons bien ici *des comportements qui sont significatifs* de l'identité chrétienne : ce sont les comportements par lesquels se vit et s'exprime l'appartenance ecclésiale, les démarches « sacramentelles », au sens le plus large, celles qui font de l'Eglise *le sacrement historique* de Jésus-Christ.

Les choix du Disciple

La relation à Jésus-Christ n'engendre pas dans la conscience des *attitudes* extra-humaines. Elle *commande* cependant *l'ensemble des démarches* de cette conscience, ses relations, ses orientations dans le sens de telle ou telle *valeur*.

La Foi ne saurait être vécue ni exprimée en dehors de l'humain. Les démarches sacramentelles, les comportements ecclésiaux sont eux-mêmes des démarches et des comportements *humains*. Mais tout l'humain se trouve *commandé, critiqué, relativisé, assumé* à partir de la relation fondamentale à Jésus-Christ.

Si l'on reprend l'analogie humaine du *mariage*, on constate, nous l'avons vu, que la relation matrimoniale n'anéantit pas, ne dénature pas la consistance des opinions, des options, des tempéraments et des engagements antérieurs des conjoints. Mais on observe aussi, fréquemment, que

le mari (ou la femme) est amené à réviser la liste et la hiérarchie de ses activités, la forme de ses engagements, le volume de ses responsabilités, voire sa profession même, pour l'amour de sa femme (ou de son mari) et le bien de son foyer... Il arrive également que l'un des époux découvre grâce à l'autre le sens de valeurs jusque-là ignorées, et devienne militant à cause de son mariage avec un tel ou une telle... Cela ne fait pas exister des dimensions intrinsèquement étrangères à l'humanité commune : l'humain nouveau qui naît du mariage, ce sont les êtres humains engendrés par les époux. Mais la relation interpersonnelle entraîne là cependant des choix originaux, des positions nouvelles par rapport aux valeurs humaines communes.

Dans la même ligne, nous sommes maintenant en mesure de *situer les valeurs*, non plus comme fondement ni comme expression caractéristique de l'identité chrétienne, mais comme *le champ où se déploie et s'impose le primat de la relation* personnelle à Jésus-Christ.

L'Evangile nous montre clairement comment l'attachement à Jésus-Christ, sans créer de valeurs nouvelles, qui seraient originellement et spécifiquement chrétiennes, commande le choix du disciple entre les valeurs humaines communes qui sollicitent sa conscience. Le « Sermon sur le Montagne » (rédigé d'ailleurs comme une catéchèse pour des gens qui ont déjà donné leur adhésion à la personne du Christ) comporte de multiples indications concernant ces choix. Entre la stricte justice et le pardon, qui sont deux valeurs humaines, le Christ enseigne qu'il faut opter pour le pardon, si l'on veut être son disciple, si l'on veut vivre dans la logique de la Foi en sa personne (28). (Cela n'exclut pas d'ailleurs que ce dépassement de la loi du talion soit en lui-même accessible à la recherche naturelle de la conscience humaine).

Cette relation au Christ (et, par Lui, au Père) relativise, situe ainsi, pour la conscience chrétienne, toutes les valeurs humaines. On pourrait reprendre ici de nombreux textes évangéliques : sur Dieu et l'Argent (29), sur Dieu et César (30)...

Le Christ nous invite également, dans l'Evangile, à relativiser toute relation humaine par rapport à celle qui nous unit à lui : « Celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi » (31). Il nous donne lui-même l'exemple, subordonnant toute attache familiale, et l'amour même de sa Mère, à l'obéissance qu'il doit au Père (32).

(28) Mt 5,38-48.

(29) Mt 6,24.

(30) Mt 22,21 : ce qui appartient à César n'équivaut pas à ce qui appartient à Dieu, car ce qui appartient à Dieu, c'est l'homme lui-même, qui est Son image...

(31) Mt 10,37; cf. 19,29.

(32) Mt 12,47-50 ; Cc 2,49 ; Jn 2,4.

La condition chrétienne, communion à l'attitude filiale du Christ

La relation chrétienne à Jésus-Christ comporte, avant tout, une *communion à son attitude filiale*.

Le Christ nous a donné l'exemple de cette attitude tout au long de son itinéraire terrestre. Affrontant le monde sans tricher avec sa réalité et les événements sans esquiver leur interpellation, il vit en constante référence au Père. Il connaît les limites de la condition humaine et par-dessus tout la contradiction fondamentale qu'oppose la mort au vœu le plus profond de l'homme. Mais il ne se révolte pas, il obéit. Il accepte jusqu'à la mort, non pour la canoniser (l'échec, le mal et la souffrance restent pour lui ce qu'ils sont pour tout homme), mais pour faire confiance, jusqu'au bout, à l'Amour du Père. C'est ainsi qu'il accède à l'accomplissement total de l'intention paternelle, dans la glorification de son humanité : le Mystère Pascal nous révèle le sommet et le sens de son attitude de Fils.

En « marchant à sa suite », le chrétien trouve dans sa vocation de Fils le secret de sa condition de créature et de l'attitude dans laquelle elle doit être vécue pour « aboutir ». L'affrontement de la mort, qu'il rencontre dans tous les événements du monde, ne se résout pas dans la révolte, mais dans l'acceptation filiale. Le vœu d'une existence qui transcende les limites de la condition présente ne conduit pas à une rivalité orgueilleuse avec le Dieu créateur, mais au consentement libre à sa volonté paternelle. C'est la victoire sur le péché en même temps que la victoire sur la mort : pour le chrétien qui vit en fils, après le Christ et en Lui, la condition humaine est une *condition pascalle*. Le repère ultime de ses attitudes n'est autre que la Croix du Christ (33).

(33) On trouvera sur ce thème capital des pages suggestives de J. FRISQUE dans le *Guide de l'Assemblée chrétienne*, t. III, Casterman 1965, notamment pp. 93-94, 98, 125-127.

OUVRAGES REÇUS

Dans la collection « Foi vivante » (Aubier-Montaigne, Cerf, Desclée, Ed. Ouvrières) Th. SUAVET, *Construire l'Eglise aujourd'hui* ; A. GEORGE, *L'évangile de Paul* ; K. JASPERS, *La situation spirituelle de notre époque* ; J. MOUROUX, *La liberté chrétienne* ; R. VOILLAUME, *Prier pour vivre* ; Y. CONGAR, *Vaste monde ma paroisse* ; B. NODET, *Le curé d'Ars, sa pensée, son cœur* ; A. GELIN, *Les idées maîtresses de l'Ancien Testament* ; M.-J. LA GRANGE, *La méthode historique. La critique biblique et l'Eglise* ; H. Urs von BALTHASAR, *L'amour seul est digne de foi* ; L. JERPHAGON, *Le mal et l'existence* ; J.-M. PERRIN, *Marie, Mère du Christ et des chrétiens* ; M.-D. CHENU, *Peuple de Dieu dans le monde*.

A. PROFFIT, *Le service des malades*, coll. « Expériences pastorales », n° 4, Paris, Fleurus, 1966, 120 pages.

Documents conciliaires : t. 5 La liturgie, 254 pages; t. 6 Jean XXIII-Paul VI, Discours au Concile, 374 pages, Paris, Centurion, 1966.

B. FIEULLIEN, *Louanges de la simplicité*, Regniowez, Ed. du Prieuré, 1966, 190 pages. C.M.R., Action Familiale, Paris, 1966.

J. MATTE-LANGLOIS, *Famille, Vocation et séminaire*, coll. « Problèmes de vie religieuse » Paris, Cerf, 1966 232 pages.

D. GALTIER, o. p., *Peut-on évangéliser des techniciens ?*, coll. « Rencontres » n° 71, Paris, Cerf, 1966, 192 pages.

L. PEROUAS, s. m. m., *Grignon de Montfort, les pauvres et les missions*, Coll. « Parole et Mission » n°11, Paris, Cerf, 1966, 184 pages.

P. VERBRAKEN, o. s. b., *Naissance et essor de l'Eglise. Les premiers siècles chrétiens*, coll. « L'Eglise aux cent visages », n° 24, Paris, Cerf, 1966, 224 pages.

J. JEREMIAS, *Le message central du Nouveau Testament*, trad. de l'allemand et de l'anglais, coll. « Lire la Bible », n°8, Paris, Cerf, 1966, 128 pages.

Au seuil de la Théologie, t. 3, *Autour de la catéchèse pentecostale*, Paris, Cerf, 1966, 452 pages.

P. LAMARCHE, s. j., *Christ vivant. Essai sur la christologie du Nouveau Testament*, coll. « Lectio divin », n° 43, Paris, Cerf, 1966, 184 pages.

P. BENOIT, o. p. *Passion et Résurrection du Seigneur*, coll. « Lire la Bible », n° 6, Paris, Cerf, 1966, 392 pages.

Ch. AUGRAIN, p. s. s., *Témoins de l'Esprit. Aux sources bibliques de la vie consacrée*, coll. « Lumière de la foi », n° 21, Paris, Cerf, 1966, 176 pages.

Le Nouveau Testament, Paris, Cerf, 1966, 672 pages.

L'Eglise de Vatican II, t. 2. *Présupposés historiques et théologiques de la constitution « Lumen gentium »*, coll. « Unam Sanctam », Paris, Cerf, 1966, 704 pages.

L'Esprit nous a rassemblés, coll. « L'Evangile au XX^e siècle », n° 18, Paris, Cerf, 1966, 256 pages.

LE SEIGNEUR A RAPPELE A LUI

Le beau-frère de Michel CHATELLIER

Le frère de Jean ROBERT

Le père de Jacques FIGAROL
 Guy GLAISNER
 Léon JAUNATRE
 Joseph LONGO

La mère de Michel COUTAUX
 Michel FAVREL
 Charles ROUSSEAU

*« Souviens-toi de ta Parole, Seigneur ;
c'est mon réconfort en ma misère. »*

(ant. corn. XX' dimanche après la Pentecôte)

Table des matières

	PAGES
1 - Notre recherche commune un an après l'Assemblée générale.	9
2 - Contributions personnelles à la recherche commune.	13
« Je vous avertis, je n'ai pas la foi »	13
Qu'avez-vous à dire aux hommes ?	18
Notre discrétion n'est pas indifférence	21
Tu y crois vraiment ?	23
Avoir un volume suffisant de relations avec les athées	25
Ensemble, entrer dans un mouvement d'accueil de l'Esprit	28
Ils n'ont pas eu à choisir pour ou contre le Christ	31
C'est pourquoi Dieu l'a ressuscité	34
« Tu vois les choses comme à travers un carreau »	36
3 - L'originalité de la Foi. Nature et expression de l'identité chrétienne.	41
Introduction : genèse et importance de la question	41
Une question vitale, 41. - Une question inéluctable, 42. - Une question neuve, 42. - Une question posée par la conscience, à partir de l'expérience, 43. - Pour orienter la recherche, 44.	
L'examen des comportements	45
Chercher la nuance particulière dans les manières d'agir, 45. - Détecter la présence de l'Esprit, 47. - Apprécier l'attitude de l'homme à l'égard de ses propres actes, 48.	
La confrontation des valeurs	50
Diverses représentations des valeurs, 50. - Adhérer aux valeurs n'implique pas forcément la foi, 51. - Peut-on parler de « valeurs chrétiennes » ? 52. - Le sens d'une authentique « attention aux valeurs », 53.	
Au plan du statut ontologique	55
La Foi est-elle un privilège 55. - Comment comprendre l'universalité du salut ? 56. - Une distinction et une comparaison, 58.	
L'identité chrétienne relation voulue, vécue et exprimée d'une conscience humaine à Jésus-Christ	61
Une réponse personnelle, 61 - Introduction dans une Histoire, 62. Prise de conscience et Révélation, 62. - Expérience humaine et conscience chrétienne, 63. - Le signe ecclésial expression de l'identité chrétienne, 64. - Les choix du Disciple, 65. - La condition chrétienne, communion à l'attitude filiale du Christ, 66.	

NUMEROS DISPONIBLES

- 1962 – n° 7 :** Les « cahiers de Pierre Foy ».
- 1963 – n° 7 :** Catéchèse pour notre temps (compte rendu des travaux des équipes urbaines de la Région Sud).
- 1964 – n° 5 :** Que vivent les prêtres de la Mission : onze témoignages.
- n° 6 :** L'homme dans la société économique à l'heure de la socialisation (M. Massard).
Le projet fondamental de l'homme moderne (J.-Y. Jolif).
- 1965 – n° 5 :** Des prêtres et des laïcs d'une communauté urbaine font part de leurs recherches (la mission vivante au cœur de la ville).
- n° 6 :** Assemblée générale de la Mission de France Rapport d'Orientation ; rapport Tiers-Monde.
- 1966 – n° 1 :** Assemblée générale rapport urbain.
- n° 2 :** Assemblée générale : rapport rural.
- n° 3 :** Pauvreté et pauvres dans la Société (A. Grimaux).
La catéchèse des jeunes (J. Landry).

Envoi franco, le n° ; F. 2,50

C.C.P. : Lettre aux communautés - Paris 21.596.44

LA LETTRE
AUX COMMUNAUTÉS
DE LA MISSION DE FRANCE

paraît tous les deux mois

Comité de rédaction

Georges DURAND - Jean-François SIX

Jean DERIES

Abonnement

Ordinaire 14 Fr - De soutien 20 Fr

Le numéro 2,50 Fr

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier

CCP : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

PARIS 21.596.44

Rédaction et Administration

Lettre aux Communautés - Prélature

89 Pontigny